

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

## Instruction.

## Herbier.

Ma chère Helmine, moins heureuse que toi, je ne puis me procurer les objets indiqués par notre Journal, pour exécuter ces jolis ouvrages de fantaisie qu'il nous enseigne si bien, moi, pauvre insulaire, éloignée de plus de vingt lieues d'une grande ville ! Tu conçois mon ennui, non seulement d'être obligée d'attendre canevas, laines, cordonnets, etc., mais encore de ne pouvoir les choisir moi-même. Ne sachant comment employer les momens de loisir qui me restent, je m'en plaignais l'autre jour à mon père qui me dit : « Si les champs, les prés, les bois, sont tapissés de fleurs qui attirent tes regards, celles qui croissent au fond des mers, et que le vent et les tempêtes te rejettent sur le rivage, sont également dignes de ton attention. Indépendamment de l'intérêt que tu y trouveras sous le rapport de la science, les formes élégantes de ces fleurs, leurs teintes variées les rendent fort agréables à la vue. Une jeune personne peut donc s'amuser à recueillir

et à dessécher quelques-uns de ces varecs,

De la Flore des mers invisible héritage,  
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage. »

— Eh bien ! mon père, ayez la bonté de me montrer la manière de préparer ces fleurs, dès aujourd'hui je vais me mettre à les chercher.

En effet, le lendemain, je pus recevoir une leçon ; et comme les procédés pour former cet herbier sont très-simples, et que j'ai déjà appris à faire un herbier dans l'article correspondance, page 90 de la troisième année de notre Journal, je n'eus bientôt plus besoin d'importuner mon père.

A présent, je vais t'enseigner ce que j'ai appris, car tu vas tous les étés prendre les bains de mer, et tu seras peut-être contente de faire une collection des plus jolies plantes.

Quand, la mer étant basse, j'ai recueilli, sur les rochers ou sur le rivage, les échantillons de varecs que je veux dessécher, dès que je rentre à la maison, je les mets dessaler, jusqu'au lendemain, dans un vase plein d'eau. Alors je prends une assiette ou un plat ; je mets dans le fond une demi-feuille de papier à lettre, que je recouvre d'eau ; j'étends ma plante sur ce papier, en essayant, autant que possible, à l'aide d'une aiguille à tricoter, d'étaler ses branches et ses filamens, afin qu'ils ne se croisent pas les uns sur les autres, et conservent la forme qu'ils ont



dans la mer. Cela fait, je retire doucement de l'assiette le papier sur lequel se trouve le varec ; je le couvre d'une autre feuille semblable à la première, mais imbibée d'eau-de-vie ; je place le tout entre deux feuilles de papier brouillard un peu épais, et je continue de même pour tous mes échantillons. Je les place ensuite entre deux planches, sur lesquelles je mets deux ou trois cents livres pesant. Quarante-huit heures après, j'enlève tout, jusqu'au papier brouillard, ainsi que celui imbibé d'eau-de-vie, en ayant bien soin d'appuyer ma main gauche sur la partie inférieure de la plante, pour l'empêcher de se détacher de la feuille sur laquelle je l'ai d'abord posée, et où sa dessiccation s'achève au bout de quelques jours.

Les espèces qui, selon moi, produisent le meilleur effet, ont le port le plus élégant, les couleurs les plus vives, les plus variées, et qui, lorsqu'elles ont été fortement pressées, semblent peintes sur le papier, sont celles que les botanistes appellent *conferves*. Cependant, si tu désires former un nombreux herbier, et en varier les espèces, il ne faut pas t'attendre à les avoir également belles : il y en aura d'ailleurs pour tous les goûts.

Adieu, ma chère Helmine, ma collection est déjà nombreuse, et je vais choisir les plus jolies plantes pour te les envoyer comme un souvenir de ton amie.

ÉVELINA PIET.

Neirmoutier (Vendée), 1<sup>er</sup> mai 1836.

## Littérature Française.

### REVUE LITTÉRAIRE.

*Souvenirs et Mémoires de M<sup>me</sup> la comtesse Merlin*, publiés par elle-même, tom. I et II, chez Charpentier, libraire.

Il y a quelques années, il fut publié un charmant petit volume anonyme, ayant pour titre : *les Douze premières Années de ma Vie*. Cet ouvrage ne se vendait pas ; mais on sollicitait la faveur de le lire à son tour, comme on sollicite une invitation aux concerts où doit chanter M<sup>me</sup> la comtesse Merlin ; car tout le monde savait que c'était elle qui, sans se nommer hautement, avait fait imprimer le récit des douze premières années de sa vie.

Née à la Havanne, de parens nobles et riches, M<sup>me</sup> Merlin avait vécu jusqu'à l'âge de neuf ans séparée de son père et de sa mère. Peu de tems après sa naissance, le comte et la comtesse de Jarrucco avaient été forcés de repasser en Europe, et leur absence, qui ne devait durer que six mois, s'était prolongée neuf ans. Pendant ce long espace de tems, la petite Mercedès avait été confiée aux soins d'une bisaïeule maternelle que, dans le gracieux et expressif langage de son pays, elle nomme *Mamita*.

Une seule chose fut enseignée à la jeune créole, ce fut à aimer Dieu. Elle y joignit d'elle-même une vive tendresse pour sa bonne Mamita ; cela fait, on la laissa grandir, libre et sauvage, sous le plus beau ciel du monde, au sein de ces forêts primitives où la cime des arbres, de diverses couleurs, brille comme les fleurs de nos parterres. Ainsi la jeune Mercedès s'épanouissait à l'air tiède des belles nuits de ces climats en se fortifiant, aux rayons



d'un soleil généreux. N'ayant sous les yeux que des exemples de bonté, de clémence et de générosité sans faste, son jeune cœur s'ouvrit naturellement aux impressions les plus douces, aux sentimens les plus nobles; cependant, il faut le dire, outre l'inconvénient de ne savoir ni lire ni écrire, cette éducation laissait contracter à l'enfant une habitude d'indépendance, une fougue de volonté très-dangereuse pour une femme, puisque notre vie doit être un sacrifice continuél à des devoirs et à des convenances sociales dont notre esprit ne comprend pas toujours l'utilité, et contre lesquels notre cœur se révolte souvent. Heureusement pour la jeune Mercedès, ce que son caractère avait d'intrahable était contrebalancé par une grande puissance d'affection.

La comtesse de Jarucco, pendant son séjour en Europe, devenue mère de deux autres enfans, une fille et un fils, avait contracté à Madrid des habitudes qu'elle ne voulut point rompre, et le comte revint seul à la Havanne. Ce retour tant désiré par Mercedès devint le signal de ses premiers chagrins: la mère du comte, ses tantes, ses sœurs, qui trouvaient que la vénérable bisaïeule élevait très-mal son arrière-petite-fille, parlèrent si haut, que Mercedès, enlevée de chez sa bonne Mamita, fut placée au couvent de Santa-Agnès, dont une sœur de son père était abbesse.

Les caresses et les menaces furent impuissantes pour habituer à sa prison l'enfant sauvage. Bientôt elle prit la fuite, employant à son évasion une force de volonté, un courage, une suite d'idées que l'on ne peut trouver à l'âge de neuf ans que sur une terre vierge, où le grain semé le soir est germé le lendemain matin, où l'enfance de l'homme n'a guère plus de durée que celle des plantes.

Mercedès ne fut pas ramenée au couvent après sa fuite; sa tante l'abbesse trouva que la garder était déjà une charge

périlleuse; mais il fut arrêté qu'elle quitterait sa bien-aimée Mamita pour habiter dans la famille de son père. Troublée dans ses affections, blessée, sans pouvoir se rendre compte des motifs de l'injure que recevait, à cause d'elle, sa bisaïeule, Mercedès se constitua en pleine révolte, et prit à tâche, pour justifier sa Mamita, de prouver à sa famille et à ses instituteurs que leur volonté seule ne suffisait pas pour la plier aux études et obtenir d'elle le sacrifice de ses caprices aventureux.

Nul doute que si cet état de choses eût duré long-tems, M<sup>me</sup> Merlin ne serait pas aujourd'hui une femme aussi remarquable par son esprit que par ses talens; elle n'écrirait pas de ce style élégant et pur que l'on admire dans ses mémoires; les mêmes pensées, les mêmes sentimens pourraient bouillonner dans son cœur et dans son esprit; mais, à coup sûr, ces pensées et ces sentimens ne se formuleraient pas en phrases aussi éloquentes.

Tandis que le comte de Jarucco projetait de marier sa fille dans son pays, la comtesse la demandait à Madrid, dans l'intention d'y faire perfectionner son éducation; et bientôt un navire voguant vers l'Europe emportait la jeune fille loin de sa patrie et de ses premiers amis. C'est là, à peu de chose près, que finit le récit des douze premières années de la vie de M<sup>me</sup> Merlin.

A la tendresse que Mercedès avait éprouvée pour sa bonne vieille Mamita, succéda un amour passionné pour sa mère, amour qui dompta sans peine la fougue de son caractère, et la plia à l'étude ainsi qu'au joug des convenances du monde. Ce qui parut le plus pénible à la jeune créole, fut l'obligation de porter des bas et des souliers ailleurs qu'à l'église. Cependant, cette tendresse filiale si puissante n'était pas exempte de douleur. La comtesse de Jarucco ne pouvait dissimuler sa prédilection pour sa seconde fille; vanter Pepita, même aux dépens de sa sœur, était un moyen de faire leur cour



que les amis de la maison ne négligeaient pas. Certes, c'était une rude épreuve pour un cœur aussi tendre, et il fut difficile à Mercedes d'y soumettre son caractère que la moindre injustice faisait cabrer. Le travail qu'elle entreprit sur elle-même pour dompter sa jalousie, empêcher qu'elle ne dégénérât en une basse envie contre sa sœur, renferme une excellente leçon qui peut devenir profitable à plus d'un jeune cœur.

M<sup>lle</sup> Jarucco avait à peine quatorze ans lorsqu'elle fit son entrée dans le monde. A cette époque, la révolution de 1808 s'accomplissait, et l'empereur Napoléon plaçait un de ses frères sur le trône des descendants de Philippe V. Le peuple de Madrid, irrité de voir ses princes mandés l'un après l'autre à Bayonne, prit les armes pour s'opposer au départ de l'infant don Vincent-de-Paule. Il faut lire, dans les mémoires de M<sup>me</sup> Merlin, le récit animé et pittoresque de cette terrible journée du 2 mai, où la populace, devinant, à l'aide de son seul instinct, une usurpation sur laquelle les classes élevées se faisaient encore illusion, manifesta l'énergique résolution de repousser par la force le souverain qu'on voulait lui imposer.

Le plan de l'empereur Napoléon une fois divulgué, et Charles IV ayant abdicqué en faveur du prince Joseph, l'Espagne entière courut aux armes; tout se révolta, excepté pourtant un petit nombre de patriotes dévoués, d'esprits réfléchis, moins passionnés que les masses ignorantes : ceux-là comprirent qu'il y avait de la folie à engager la lutte entre la France et leur nation, brave à la vérité, mais n'ayant ni armées régulières, ni finances organisées; ne se dissimulant pas non plus combien l'Espagne était en arrière du mouvement intellectuel et de la civilisation européenne, ils souhaitaient que l'on mît les lois et les mœurs de leur patrie en harmonie avec les mœurs et les lois des autres pays. Le caractère person-

nel du roi Joseph, sa douceur, ses bonnes intentions leur parurent ce qu'il y avait de plus propre pour arriver à ce but. Au nombre de ces hommes politiques, était un oncle de la comtesse Jarucco, le général O' Farell, ministre de la guerre au moment de la révolution, qui continua ses fonctions après l'installation du nouveau roi.

La famille de la comtesse Jarucco et celle du général O' Farell vivaient dans la plus grande intimité; les intérêts, les amis, la maison, tout était commun. Ce fut donc au milieu de l'état-major de l'armée française en Espagne, et à la cour du roi Joseph, que la jeune Mercedes dut vivre. Contre l'ordinaire des dames qui écrivent leurs mémoires, M<sup>me</sup> Merlin parle à peine de sa beauté; elle proclame son goût pour la musique, sans faire parade de cette voix puissante et mélodieuse qui, en talent, l'a rendue l'égale des premières cantatrices. Tout ce que la cour possédait d'hommes distingués et aimant les arts se faisait présenter chez la nièce du ministre O' Farell; c'était une société d'élite embellie encore par le double prestige de la gloire et de la puissance.

Suivant la politique ordinaire des conquérans, le roi Joseph cherchait à s'attacher les grandes familles de son nouveau royaume par des alliances avec les Français; il désira marier la petite nièce de son ministre de la guerre avec le général Merlin, commandant la cavalerie de sa garde. Le général O' Farell se trouva donc honoré du choix du roi; le général français fut présenté chez M<sup>me</sup> Jarucco. Le comte Merlin ne se prêtait pas passivement à la politique de son roi; déjà deux fois il avait aperçu la jeune Mercedes, et c'était en tremblant, peut-être pour la première fois de sa vie, qu'il venait offrir des hommages trop dévoués pour n'être pas accompagnés de doutes et de craintes.

La recherche du général français ayant



été agréée de la mère et de la fille, il fut convenu que l'on célébrerait le même jour les noces des deux sœurs, Pepita épousant son cousin d'alliance, le beau-fils du général O' Farrell. Tandis que la maison d'un Espagnol patriote retentissait de ces apprêts de noces, des milliers d'Espagnols, patriotes aussi, étaient prisonniers de guerre, fugitifs ou proscrits. Cette différence pesait cruellement sur le cœur de la jeune fiancée; elle frémissait à l'idée des trop justes malédictions lancées par ses compatriotes sur les Français.

Afin de mettre un peu d'accord dans ses sentimens, M<sup>lle</sup> Jarucco consacra à la prière la plus grande partie des jours qui précédèrent la célébration de son mariage. La veille de la cérémonie, elle ne quitta l'église qu'assez tard : « Avant d'arriver à la porte de notre maison, dit-elle, nous aperçûmes un groupe arrêté au milieu de la rue, qui écoutait une publication. Tout en approchant de la foule, je remarquai, non sans crainte, l'air sinistre empreint sur tous les visages. Lorsque nous fûmes assez près, j'entendis le crieur annoncer l'exécution de deux jeunes déserteurs espagnols, pour le lendemain à midi. »

Quelle triste solennité pour célébrer ses noces!... La pauvre Mercedès fut obsédée toute la nuit et encore pendant la matinée du lendemain par cette pensée de mort, sans que la vue de ses belles parures pût l'en distraire; heureusement que l'on suggéra à la mère et à la sœur des deux condamnés d'implorer le général Merlin qui allait se marier. Au premier mot qu'il comprit de la requête de ces femmes, le général prend son chapeau et court au palais. Il était tems! onze heures et demie sonnaient... la mère de l'un des déserteurs s'évanouit... Le comte franchit les degrés, arrive; mais le roi, enfermé dans son cabinet, ne veut point être interrompu... n'importe, le général force la consigne.

Joseph, heureux de pouvoir se montrer débonnaire, signe les deux grâces; on les remet à une ordonnance qui monte à cheval; les deux femmes courent... A moitié chemin, la mère tombe encore anéantie; la sœur, plus jeune et plus robuste, poursuit sa route et arrive avant l'ordonnance sur la place de Cebala au moment où le triste cortège défilait. Quand ces malheureux, portés par le peuple que guidaient les deux femmes, vinrent assourdir leur libérateur de leurs *viva* énergiques, le comte leur dit : « Allez à l'hôtel de la comtesse Jarucco remercier sa fille, c'est pour elle que je vous ai sauvés. »

Tels sont les principaux événemens que retracent ces mémoires. J'aurais voulu faire partager à mes jeunes lectrices tout le plaisir que j'ai trouvé dans cette lecture, mais c'est une tâche impossible à remplir. J'engage donc celles de vous, mesdemoiselles, qui pourront se procurer les mémoires de M<sup>me</sup> Merlin, à les lire. Un ouvrage où l'on trouve de l'élévation dans les sentimens, une grande piété, beaucoup d'esprit et de bonté, ne peut être qu'utile à la jeunesse.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

### Littérature étrangère.

Jean Dryden, célèbre poète, naquit, en 1631, à Aldwinckle, comté de Northampton. On lui doit la formation d'une langue poétique dont, jusqu'à lui, l'Angleterre n'avait pas eu d'idée; car alors les vers, à peine distingués de la prose par le nombre, ne l'étaient nullement par le choix des expressions. Admirable dans la poésie épique, Dryden en mit trop dans la tragédie, ainsi qu'une exagération de sentimens qu'il avait puisée dans la lecture des romans français et espagnols, auxquels il a emprunté les sujets de plu-



sieurs de ses tragédies. Quant à ses comédies, la plupart tirées du théâtre français, il avouait qu'il ne se croyait pas propre à ce genre; en effet Dryden manquait de gaieté dans le caractère, de trait dans l'esprit, et ne savait pas faire parler le cœur humain. Ses tragédies les plus estimées sont : *don Sébastien et la conquête de Grenade*, son poème d'*Absalon et Architopel*, la belle traduction de *l'Énéide*, celle de *Juvénal*, de *Perse*, deux volumes de fables traduites, plusieurs satires, parmi lesquelles le fameux poème de *Mac Flecknoë*, dont la *Dunciade* de Pope n'est qu'une imitation. Une foule de pièces détachées prouve son incroyable facilité et la variété de son talent. Dryden était d'une grande versatilité de caractère; il poussa la flatterie à un point qui n'a été égalé en Angleterre ni avant ni après lui. Il fit des

*Stances héroïques* à la louange de Cromwell qui venait de mourir, mais laissait un successeur; et chanta la restauration, dans un poème intitulé *Astrea redux*, le Retour d'Astrée. Ses éloges lui firent moins de défenseurs que ses satires ne lui firent d'ennemis; et sa conversion à la religion catholique lui fit perdre les pensions et l'appui dont il jouissait à la cour. Les malheurs et l'âge n'affaiblirent pas le talent de Dryden, car l'un de ses derniers ouvrages fut la fameuse ode qu'il composa pour la fête de sainte Cécile. Cette ode, la plus belle peut-être qui existe dans aucune langue moderne, a inspiré au célèbre Haendel une admirable musique qui, en 1735, a été exécutée avec un grand effet sur le théâtre de *Covent-Garden*. Dryden mourut en 1707. Son corps fut déposé à Westminster.

## FRAGMENT ANGLAIS.

### VENI, CREATOR SPIRITUS (PARAPHRASED).

Creator spirit, by whose aid  
The world's foundations first were laid,  
Come, visit every pious mind;  
Come, pour thy joys on human kind;  
From sin and sorrow set us free,  
And make thy temples worthy thee.

O source of uncreated light,  
The Father's promised Paraclete!  
Thrice holy, fount, thrice holy fire,  
Our hearts with heavenly love inspire;  
Come, and thy sacred unction bring,  
To sanctify us while we sing.

Plenteous of grace, descend from high,  
Rich in thy sevenfold energy!  
Thou, strength of his Almighty hand,  
Whose power does heaven and earth command;  
Proceeding spirit, our defence,  
Who dost the gifts of tongues dispense,  
And crown'st the gift with eloquence.

### VIENS, ESPRIT CRÉATEUR (PARAPHRASÉ).

Esprit créateur, avec l'aide de qui  
Les fondations du monde furent posées,  
Descends visiter tout esprit pieux;  
Viens verser tes joies sur le genre humain;  
Délivre-nous du péché et de la douleur,  
Et rends tes temples dignes de toi.

O source de lumière incréée,  
Paraclet promis par Dieu!  
Fontaine trois fois sainte, feu trois fois saint,  
Inspire nos cœurs d'un amour céleste;  
Viens, et apporte ton onction sacrée,  
Pour nous sanctifier pendant que nous chantons.

Plein de miséricorde, descends d'en haut,  
Magnifique dans ton énergie sept fois grande!  
Toi, force de la main toute puissante de Dieu,  
Dont le pouvoir commande au ciel et à la terre;  
Esprit émané, notre appui,  
Qui accordes le don des langues,  
Et qui couronnes d'éloquence l'inspire.



Refine and purge our earthly parts ;  
But oh ! inflame and fire our hearts !  
Our frailties help , our vices controul ,  
Submit the senses to the soul ;  
And when rebellious they are grown ,  
Then lay thy hand , and hold them down .

Chase from our minds th'infernal foe ,  
And peace , the fruit of love , bestow ;  
And , lest our feet should step astray ,  
Protect and guide us in the way .

Make us eternal truths receive ,  
And practice all that we believe :  
Give us thyself , that we may see  
The Father , and the Son , by thee .

Immortal honour , endless fame  
Attend th'Almighty Father's name :  
The Saviour son be glorified ,  
Who for lost man's redemption died :  
And equal adoration be ,  
Eternal Paraclete , to thee .

DRYDEN.

Perfectionne et épure nos qualités terrestres ;  
Mais enflamme et brûle nos cœurs !  
Soutiens-nous dans nos faiblesses , corrige nos vices ,  
Soumets les sens à l'ame ;  
Et s'ils deviennent rebelles ,  
Alors impose ta main , et tiens-les asservis .

Chasse de notre esprit l'ennemi infernal ,  
Et donne-nous la paix , fruit de la charité ;  
Et de peur que nos pieds s'égarent ,  
Protège-nous et guide-nous dans le chemin .

Fais que nous recevions les vérités éternelles ,  
Et que nous pratiquions tout ce que nous croyons :  
Donne-toi à nous , afin que nous puissions voir ,  
Par toi , Dieu le père et Dieu le fils .

Qu'une vénération immortelle , qu'une gloire infinie ,  
Accompagnent le nom du père tout-puissant :  
Que le fils sauveur , qui mourut pour  
La rédemption de l'homme perdu , soit glorifié :  
Et qu'une égale adoration soit  
Pour toi , éternel Paraclet .

M<sup>lle</sup> R. F.

## Education.

### Indri la Curieuse.

#### LÉGENDE.

Pour tous les peuples , les hautes montagnes , *cloud-capt* , couronnées de nuages , comme dit Shakspeare , ont été aux premiers tems des objets de mystère et de religieuses croyances . Le paradis , les ames bien heureuses , les génies , tout se trouvait derrière ces hauteurs voilées et impénétrables ; les monts Himalaya , dont le nom signifie *célestes* , devaient nécessairement inspirer de semblables idées ; les Deütas ( et que l'on remarque la ressemblance de ce mot avec déités ) , ne pouvaient avoir leur séjour que dans ces montagnes colossales . Le récit qui va suivre remonte à des jours fabuleux , c'est une

tradition populaire , une haute leçon de foi religieuse enveloppée de merveilleux . Qu'en le lisant on prenne pour vrai tous les détails de la vie religieuse des Hindous , ils sont exacts ; quant à la partie légendaire qui se passe derrière les montagnes , qu'on n'en soit pas curieux . Il est des mystères qu'il faut respecter , et le dénouement en est la preuve allégorique .

#### I.

Au nord de l'Hindoustan , s'étend une vaste chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles , de forêts vénérables dépouillées de toute verdure , et qui se dressent comme d'énormes corps de géans . Dans ces déchirements de la terre , traces immenses du bouillonnement qui longtemps agita notre globe et s'apaisa sous un regard de Dieu , se creusent des ravines profondes , aux flancs nus ou revêtus de bois sombres qui se perdent dans l'abîme . Qui pénètre dans ces montagnes , aura de grands périls à courir , non seulement devant les tigres , les jackalls , les



léopards qui y abondent, mais encore à chaque pas qu'il fera, dans le lit étroit des torrens, seuls chemins que l'on puisse suivre, au risque d'être emporté par les eaux qui descendent impétueusement chargées des rocs éboulés. Cependant on y vient de toutes les parties de l'Inde, sans redouter fatigues ou dangers, car un sentiment de religion soutient le pèlerin avide de voir, à leur source, les rivières vénérables qui fertilisent l'Hindoustan : le Bourampouter, le *filz de Brama*, le Gange sacré qui baigne Benarès, et la sainte Djemna qui roule au milieu des magnificences d'Agra et de Delbi. C'est dans la province de Srinagor, siège mystérieux de tous les faits de l'antique mythologie Hindoue, que la Djemna coule à son berceau; aussi tous les dévots pèlerins y abondent, apportant en procession, pour les baigner dans l'eau limpide du fleuve naissant, les idoles qui se pressent sur ses rives.

C'est pour ce saint pèlerinage, que l'on vit un jour sortir de Rampore, ville sanctifiée par son temple de Mahadeo, le *Grand Dieu*, une longue suite d'hommes, de femmes, jeunes gens et vieillards. En tête marchaient deux fakirs qui avaient fait le vœu de se rendre à la source de la Djemna, pieds nus, traînant à une jambe chacun un poids de vingt livres, et portant les brancards du palanquin sur lequel étaient les divinités que l'on allait plonger dans l'eau sainte. Quelques rangs de danseuses suivaient, la figure découverte, et parées d'étoffes d'or et de diamans; autour du palanquin on portait des piques garnies de banderolles de soie, des parasols ou des baguettes d'argent terminées par une queue de cheval blanc, qui servait à éventer et à chasser les mouches qui pouvaient obséder les idoles. On avait peine, d'ailleurs, à distinguer la forme de ces divinités, tant elles étaient couvertes de fleurs, de plumes d'oiseaux et de pierreries; tout ce qu'on pouvait entrevoir, c'étaient d'un côté trois têtes et plusieurs paires de bras, de l'autre un

homme à tête d'éléphant et à chaque bras ayant deux mains; ici, la figure d'un homme tenant à droite une épée, à gauche un bouclier; là, un singe accroupi et couronné d'un diadème de fil d'or entrelacé... mais partout un nombre monstrueux de mains, d'yeux ou de têtes, emblèmes de la force morale ou matérielle de telle ou telle divinité.

Cette procession sortait, au bruit des longues trompettes, des fifres, des tambours et des cymbales, de la grande pagode de Rampore; et, sur son chemin, elle recueillait toujours de nouveaux pèlerins. De ce nombre fut toute la famille du pieux Samundra, qui habitait à une des portes de Rampore, et se composait de lui, de sa femme Parvadi, de sa fille Indri, et de son fils Rodore. Ils se joignirent tous les quatre à ce saint cortège, tenant chacun une rose ou un bouquet de feuillages odoriférans.

Rodore était un jeune homme de vingt ans environ, au teint brun foncé, à la sombre chevelure noire taillée en rond sur le dos et au-dessous des oreilles; le sommet de sa tête rasé entièrement faisait d'autant mieux ressortir ses longues moustaches tombantes; mais ce qui leur servait de contraste le plus parfait, ce qui était la clarté près de cette ombre, c'est la belle chevelure blonde de sa sœur Indri, près de laquelle il marchait toujours. On admirait, dans le cortège, la beauté noble et pure de cette jeune fille, mais plus encore sa bonté pour sa mère déjà âgée et qui avait voulu faire pour la dernière fois ce pèlerinage; elle soutenait tous ses pas, elle les allégeait en la soullevant, elle eût presque mis les mains sous les pieds de cette bonne mère, pour qu'ils ne sentissent pas le sol.

Tant que la procession fut en plaine, elle n'éprouva aucune fatigue véritable, et d'ailleurs, à chaque pas sur les bords du fleuve, elle s'arrêtait pour former des danses gracieuses ou de convulsives contorsions devant l'idole du lieu; mais



quand elle entra dans les montagnes, commencèrent les fatigues de toutes sortes, que le début de ce récit peut faire concevoir. Plus d'une fois Rodore faillit être écrasé parmi les rochers qu'entraînaient des torrens écumeux; plus d'une fois Samundra et Parvadi s'arrêtèrent épuisés de lassitude, et c'est toujours Indri qui soutenait sa mère et lui allait chercher de l'eau; mais il n'y avait pas de pèlerins plus à plaindre dans cette marche, que les deux fakirs qui, traînant aux pieds leur masse de fer, portaient sans relâche le palanquin des idoles : avant de le laisser tomber, ils eussent expiré sous le poids, et peu s'en fallut souvent que leurs profonds soupirs fussent les derniers.

Enfin, après beaucoup de peines, on arrive au village de Cotha où est une pagode révéérée, sur le toit de laquelle chacun se précipita pour voir à l'horizon tomber et descendre en cascade, dans la sombre masse d'une forêt de chênes et de pins, le filet d'eau éblouissant de la sainte et pure Djemna. L'accord spontané des trompettes, des tambours, des clochettes et des flûtes annonça cette apparition..... Alors s'éleva une hymne ou éclatèrent à l'unisson la mâle voix de Rodore, la voix suave et sonore de sa sœur Indri.

Après les chants de salut et de joie, la troupe se remit en marche, se dirigeant vers Djemnotri, la source de la Djemna. Plus on montait, plus les fleurs devenaient abondantes et parfumées sous les pas des pèlerins; ils en étaient ivres, ils chancelaient. Chaque grotte alors, chaque rocher épouvantait les Paharias, montagnards plus superstitieux que les gens de la plaine.

— Voyez-vous là, devant nous, dit l'un d'eux en montrant à Samundra une haute montagne à quatre pics? c'est le Benderpouch, c'est là que le singe Hanouman s'est reposé, après avoir, avec sa queue immense, mis le feu à l'île de Ceylan; tous les ans un singe nouveau vient

sur ce pic que je vous montre, et là il reste douze lunes en retraite, après quoi il redescend dans les forêts, maigre et épuisé : j'en ai vu un qui revenait de cette station solitaire, et l'on eût dit un squelette.

— Et là-bas, reprit un autre montagnard, au milieu de ces rochers noirs sur lesquels ces forêts sont suspendues comme des chevelures en désordre, dans ces vallées couvertes de nuages et de ténèbres, que vous entrevoyez tout au fond, là .... ce sont les sauvages demeures où les Deütas enlèvent les hommes qui en approchent trop.

Indri, ainsi que son père, écoutait ces mystérieux récits et les légendes merveilleuses que les Paharias, hommes et femmes, racontaient sur la vie surnaturelle et enchantée que, dit-on, mènent les hommes chez ces bons génies.

Plus la procession montait, plus les fleurs étaient abondantes, parfumées, et plus les fougères grandissaient; l'aspect du cortège était pittoresque, quand il serpentait entre les pins à larges branches, les hauts saules et les rochers couverts de bruyères rosées. Les Paharias portant le jupon écossais sur des pantalons larges, drapaient leurs courts manteaux semblables à un plaid, auprès des robes de mouseline flottantes et du turban conique du Radjepout; de vieilles femmes étalaient des haillons indéfinissables, à côté des légères robes des femmes ou des jeunes filles riches et de leurs élégans Dopultas. Celui dont se drapait en plis redoublés la belle Indri, était bleu de ciel, et sa longue chevelure blonde s'y déployant faisait penser aux rayons d'or que le soleil tend sur l'horizon d'azur.

Plus l'on approchait, plus les haltes étaient fréquentes devant les pagodes, où l'on faisait des offrandes de fleurs, où l'on recevait au front, de la main du Bramine, l'empreinte de terre jaune consacrée, et plus les hymnes s'élevaient avec ferveur, accompagnés par les lointains ru-



gissemens des lions et les glapisssemens des tigres ou des jackalls. Le cortège n'y faisait aucune attention... il conduisait ses dieux à la source du fleuve saint !

Malgré son recueillement, Indri ne pouvait empêcher ses yeux de s'égarer quelquefois sur ces vallées de désordre, de ténèbres et de mystères où habitaient les Deütas ; elle en avait peur, et cependant elle aurait voulu savoir quelle était cette vie si merveilleuse dont les Pabarias avaient parlé vaguement, et dont on jouissait derrière ces rochers, ces forêts et ces nuages.

Les longs retentissemens de la trompette, que perçait de tems à autre le tintement clair d'une petite cloche, mirent fin aux curieuses méditations de la jeune fille. On était arrivé à Djemnotri, point extrême jusqu'auquel on peut remonter la Djemna, car sa véritable source est inabordable et invisible ; elle se trouve, dit-on, entre les quatre pics du vénérable Benderpouch, mais aucun œil humain n'y a jamais pénétré ; car, ainsi que le fleuve de la religion, on peut suivre plus ou moins haut ses rives, y atteindre une grande élévation. On doit s'y efforcer de toute son ame, de toutes ses bonnes œuvres, de toutes ses prières ; mais il est un point où il faut s'incliner et croire, c'est la source voilée, majestueuse, infranchissable avant la mort... c'est Dieu !

Les fakirs avaient déposé le palanquin sur le bord de la Djemna limpide, paré de touffes de lauriers-roses, et le prêtre de la pagode y plongeait respectueusement chacune des idoles, au bruit des voix et des instrumens que répétaient les échos des rochers... quand un son plus retentissant encore se fit entendre.

Indri avait poussé un cri de douleur en ne voyant plus auprès d'elle son père Samundra.

— O Rodore ! ô ma mère Parvadi ! où est mon père ? où est-il ? où est-il ? demandait-elle dans son égarement à toute la foule.

— Où est-il ? où est-il ? répétèrent Parvadi et Rodore, et ensuite l'écho.

Cette soudaine douleur qui s'emparait d'une famille, ne détournait en rien la procession de ses religieux devoirs ; mais ceux de la mère et des enfans, tout aussi religieux, étaient de chercher Samundra. Ils errèrent dans les rochers, les vallons, les lits des torrens, partout en l'appelant... et les échos des grottes répondaient seuls, ou bien c'était le rugissement d'un lion, le cri d'un léopard.

Etait-ce donc la véritable et fatale réponse ? avait-il été dévoré par les bêtes féroces ? En entendant ces cris formidables, Parvadi regardait ses deux enfans d'un œil désolé. Ils n'avaient jusque-là cherché que sur un seul point et ensemble : ils se séparèrent enfin, et chacun de son côté courait tout éperdu en criant : Samundra ! Samundra !

La nuit allait bientôt descendre sur les pics de l'Himalaya, car le dernier rayon du couchant avait passé comme une langue de feu sur le filet d'argent de la sainte Djemna ; et la procession, ayant achevé les rites pieux du pèlerinage, redescendait vers la plaine aux bruits des instrumens et aux accords des hymnes à Mahadeo et à Brama ; les sons toujours plus faibles, toujours plus expirans, arrivaient comme des sanglots ou des soupirs de mort à Indri, à Rodore, à Parvadi, dont les recherches étaient vaines ; tout devenait alors lamentable séparation. Il était nuit quand, grâce à leurs cris, ils se rejoignirent et éprouvèrent une sorte de bonheur à se retrouver tous les trois.

Ils se placèrent, pour passer la nuit, au milieu d'un cercle de feu bien flamboyant qui devait éloigner d'eux les animaux sauvages, car ils ne pouvaient se résoudre à quitter ces lieux sans renouveler le lendemain matin leurs courses dans les forêts. Que les heures de ténèbres qu'ils eurent à passer furent terribles pour eux ! Ils ne pouvaient penser au sommeil, pas même au moindre repos,



et quand ils ne pleuraient point, ils s'écriaient : Samundra ! où es-tu ? Il arriva alors souvent à un écho lointain de répéter vaguement ces clameurs, et ils croyaient reconnaître la voix de leur mari, de leur père. Souvent les torrens écumeux éclairés par la lueur du feu, les livraient à une poignante illusion : les malheureux croyaient alors que Samundra revenait vers eux avec une torche à la main, et l'agitait pour les saluer au retour. Quand ils n'étaient pas troublés par ces déceptions, quand leurs pleurs ne les suffoquaient pas entièrement, ils s'interrogeaient sur le sort de leur père.

— O Rodore ! tu sais ce que l'on disait des Deütas, s'ils l'avaient enlevé ? dit tout bas à son frère la curieuse Indri.

Elle aimait bien son père, et cependant la curiosité était la plus forte ; elle lui portait envie. « C'est là-bas, tu sais, au-delà de ce torrent qu'on entend, tout au fond d'une vallée, couverte de pins et de chênes, sous des rochers noirs, sous des brouillards épais, que sont les Deütas ; oh ! que je voudrais savoir comment ils vivent ! »

Le jour parut enfin, et Parvadi d'un côté, Indri de l'autre, puis Rodore, le fils tendre et dévoué à son père, se mirent de nouveau à parcourir les bois, les vallons, les montagnes, en appelant Samundra. Plus le soleil montait sur l'horizon, plus il était brûlant, et la soif les dévorait. La fatigue pesait, comme un énorme fardeau, sur les malheureux ; mais que leur faisait ce poids accablant ? pas plus que les masses de fer que traînaient les fakirs de la veille, en portant leurs dieux ; ils remplissaient un aussi saint devoir, car ils cherchaient un être bien-aimé ; ils avaient dans le cœur une mission sacrée, une pensée bénie ; ils portaient Dieu aussi. Les voix s'étendent à de vastes distances dans ces solitudes ; et Parvadi, Indri, Rodore, quoique séparés par de longs intervalles, avaient toujours été ensemble, grâce à des cris

continuels qui les réunissaient. Vers le milieu de la journée, cependant, les deux femmes cessèrent d'entendre la voix de Rodore ; et quand elles se retrouvèrent au bord de la Djemna, sur un point convenu, Rodore n'y parut point ! elles attendirent une heure, deux, trois... le soleil descendit vers l'horizon sans qu'elles vissent Rodore... sans qu'un son lointain les rassurât.

— O mon mari ! ô mon fils ! s'écria Parvadi, me voilà veuve, me voilà comme une orpheline, je n'ai plus de fils ; Indri, je n'ai plus que toi !

— Plus que toi ! répéta un écho.

Et la pauvre mère fondit en larmes à cette voix, qui lui semblait un arrêt d'en haut.

— Les tigres l'auront dévoré !

— Oh ! non ! non ! Comment son ame douce et bonne, dit Indri, serait-elle passée dans le corps d'un animal cruel ? Il a été enlevé par les Deütas. Et en disant ces mots, elle semblait dire : Qu'il est heureux !

— Deütas, l'avez-vous pris, mon frère ? s'écria-t-elle, en se tournant vers ces vallées mystérieuses que nous avons vues.

Une rumeur confuse lui répondit, et elle fut convaincue alors que les voix cachées avaient dit : oui !

— Je suis bien malheureuse, pensa Indri ; mais lui, il saura tout. Oh ! ma mère ! faisons des sacrifices aux Deütas !

Elles se mirent donc à former, avec des branchages, un petit vaisseau, auquel elles firent une voile d'un fragment de leurs robes, puis elles le remplirent de fleurs ; elle y répandirent quelques larmes ; et après une prière, elles le lancèrent sur la Djemna, dont le cours rapide emporta cette embarcation fragile. Elles avaient accompli le sacrifice que font les Hindous qui ont quelqu'un en mer. Rodore et Samundra étaient en effet en mer, mais sur des flots ténébreux et voilés.

Elles attendirent encore jusqu'au len-



demain matin quel serait l'effet de cette sainte cérémonie... le soir ne ramena ni Rodore, ni son père. Pour des femmes faibles et sans foi, c'était à maudire cette impuissante religion; mais elles avaient une forte croyance et se résignèrent dans leur désespoir. Il n'y avait plus qu'à retourner à Rampore, et avant de se remettre en route, elles entrèrent dans la pagode de Djemnotri où le Bramine les arrosa de l'eau consacrée, et leur coupa les cheveux comme on fait à toute fille qui a perdu son père, à toute mère qui pleure son enfant.

Quand, sur le chemin du retour, Indri aperçut les mystérieuses retraites des Deütas que les Paharias lui avaient montrées, elle fut saisie d'un violent désir d'en approcher assez près pour être prise aussi, retrouver son père, son frère, savoir surtout quelle était l'existence enchantée de ces esprits... Une tentation puissante comme un vertige l'entraînait... mais son amour filial l'emporta, en pensant qu'elle laisserait seule sa pauvre mère ! Elle n'eut donc plus jamais la pensée de s'en séparer : ainsi elles arrivèrent à Rampore après de pénibles marches.

Indri avait bien deviné dans sa curiosité ardente : Samundra s'étant trop écarté de la procession, se sentit pris tout-à-coup comme par un tourbillon et ne put retrouver son chemin. Des parfums inouïs l'enivrèrent, et bientôt il se vit au milieu des Deütas. Mais il lui semblait qu'il y fût depuis des années, son corps ne lui pesait plus, et son existence était aussi légère et aussi embaumée que celle des flots de vapeurs d'encens qui l'enveloppaient, il voyait tout à travers ce voile magique ; et Parvadi, Indri, Rodore, auxquels il avait été enlevé quelques heures auparavant, lui semblaient à une distance de tems incommensurable. C'était une vie dans un clin d'œil, un âge dans une minute : l'existence de Dieu ! Aussi quand, à travers ce nuage de parfums, il vit en-

trer Rodore dans cette cour de béatitude, il crut avoir le rêve de la chose la plus oubliée : sa vie terrestre... Il s'élança pour embrasser son fils, et fut tout surpris de voler vers lui comme une plume emportée par le vent ; puis en touchant son visage, il se souvint de la terre, et de sa femme, et de sa fille ; il fut saisi de la pensée qu'elles allaient rester sans fils, sans frère, sans soutien... il obtint du grand Deüta la faveur de rendre son fils à sa famille ; mais son retour au monde eut pour condition absolue, un silence éternel sur ce qu'il avait vu de leur existence ; car il avait tout vu d'un seul coup d'œil en entrant dans ces régions d'enchantemens.

## II.

Depuis leur retour à Rampore, Parvadi et Indri ne laissèrent point se passer un jour sans quelques sacrifices à une divinité, une visite à quelque pagode révéree, ou aux plus fervens bramines de Sirinagour ou de Lucknou ; mais les expiations, les pèlerinages, les prières ne rendaient à la mère et à la fille ni Rodore, ni Samundra. Que de nuits sans sommeil elles passèrent ! où sont-ils ? que sont-ils devenus ? mon Dieu ! et toujours Indri voyait en imagination les retraites brumeuses des Deütas. Depuis un mois qu'elles étaient revenues, et en signe de deuil, elles avaient déjà renoncé à mâcher le betel, à se parfumer la chevelure ou à changer de vêtements. Parvadi la veuve, car elle se regardait comme telle dans son désespoir, pensait à obéir à la coutume de son pays, et déjà il lui arrivait souvent d'entendre murmurer autour d'elle : « Parvadi n'est pas une épouse pieuse, elle aurait dû périr sur le bûcher pour aller rejoindre son mari. » Enfin ces rumeurs lui firent honte, elle promit au bramine de la pagode qu'elle fréquentait, de se livrer aux flammes. Indri vit avec terreur une pareille résolution qui la jetait dans une lutte horri-



ble. Femme, elle ne pouvait attaquer et combattre cet usage pieux, et cependant il allait lui ravir sa mère, la dernière personne qui lui restât de sa famille. Elle réussit du moins à retarder le moment du sacrifice, en la décidant à de nouvelles recherches dans les monts Himalaya.

Nous avons cru voir Rodore délivré presque au moment même où il mettait le pied dans les demeures des Deütas; mais ce qui nous a paru être un instant, un clin d'œil, dans cette région surnaturelle, était, suivant les calculs de la terre, une longue suite de jours. Quand enfin il se trouva rejeté au milieu des lauriers-roses qui bordaient la Djemna, il s'y baigna, et redevint l'homme d'autrefois. Alors la pensée des choses de ce monde, et le souvenir de sa famille lui revinrent. Sans cependant oublier sa courte existence d'enchantement, et la condition de silence éternel imposée à sa délivrance, *il se disait* : « Qu'est devenue ma pauvre mère? quel chagrin aura eu ma sœur! » Alors il s'inquiéta pour l'une et pour l'autre, et pria devant toutes les idoles qui bordaient le fleuve.

On ne perd jamais l'espoir quand on a foi dans la Providence, et bien que Parvadi fût en un deuil profond dans ses vêtemens comme au fond de son âme, elle attendait de jour en jour; et quelle fut sa joie au retour inattendu de son fils!

— Te voilà, s'écria-t-elle en s'élançant dans les bras de Rodore, et ton père n'est peut-être pas perdu à jamais! d'où viens-tu donc? qui t'a retenu, mon enfant? Embrasse-moi!... raconte-moi ce qui t'est arrivé.

— Oh! oui... oh! oui, répéta Indri, raconte-nous ce qui t'est arrivé.

— J'ai été retenu par mille obstacles, je me suis égaré, me voilà! c'est tout ce que je voulais, tout ce que vous désiriez aussi, sans doute; parlons d'autre chose, de notre bonheur... je vous en prie...

Parler d'autre chose, ce fut possible à la mère, mais Indri ne pouvait avoir une

autre pensée, et plus Rodore avait paru s'embarrasser et fuir devant les questions, plus avait grandi la curiosité de sa sœur.

— Tu as été retenu par les Deütas, peut-être? s'écria-t-elle tout-à-coup en tenant sur son frère un œil fixe qui ne laissait rien échapper; elle saisit un éclat dans les regards de Rodore, et sur ses lèvres un léger frémissement qui décelait la tentation de parler de belles et éblouissantes choses. Il y résista cependant, et d'après le conseil de sa mère, il alla se reposer: ses longues fatigues lui procurèrent un long sommeil.

Quant à Indri, elle ne dormit pas de la nuit, elle, la curieuse! Elle ne cessait de tendre l'oreille, dans l'espérance qu'à travers la porte de la chambre de Rodore, elle entendrait quelques rêves merveilleux; et dès qu'elle put aller près de son frère, elle courut lui dire bonjour, le regarder comme un être surhumain, et l'interroger. Ils étaient vraiment bien frère et sœur d'âme et de caractère, car si elle était curieuse, il était indiscret; autant Indri était avide de savoir, autant Rodore était avide de parler. Il faillit deux cents fois se trahir, mais par bonheur une volonté inconnue retint sa langue qui frémissait toujours d'impatience.

Quand ensuite ils entrèrent dans la chambre de leur mère, ils la trouvèrent comme dormant d'un doux sommeil... la mort l'avait surprise dans ses rêves de joie: le retour de son fils lui annonçait le retour de son mari... le fantôme de Samundra lui était apparu: « Je ne suis point mort, lui avait-il dit, ce n'est point le tombeau qui me cache, ce sont les rochers d'Himalaya, les forêts, les nuages d'encens... Je suis immortel; viens avec moi chez les Deütas! viens! nous y prierons ensemble Mahadeo et Bramah pour nos deux enfans.... et l'âme de Parvadi, épuisée par l'âge et de longues douleurs, s'était envolée doucement pour rejoindre celle de son mari.... Les deux pauvres orphelins, après avoir couvert de baisers



et de larmes le corps inanimé de leur mère, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se voyant seuls au monde, ils se mirent à s'aimer davantage; puis ils lui rendirent les derniers devoirs. Lorsque la première douleur fut calmée, ils cherchèrent mutuellement à se consoler.

— Indri! ma sœur! ne pleure plus : ma mère est allée rejoindre mon père, elle est heureuse avec lui chez les Deütas.

L'indiscrétion est un mauvais penchant aussi indomptable que la curiosité. Rodore ne savait pas mieux dompter son vice qu'Indri le sien. Il semblait qu'ils exerçassent même l'un sur l'autre une influence contagieuse, et l'on ne saurait dire laquelle était la plus avide, de l'oreille qui s'ouvrait pour entendre, ou de la bouche qui s'ouvrait pour parler. Enfin, comme il arrive souvent, Rodore finit par ne pas voir plus de crime à parler que sa sœur n'en voyait à questionner, et elle s'en acquittait d'une manière si séduisante, qu'il brûlait de révéler les merveilles qu'il savait. C'est souvent le désir de produire de l'effet, en racontant un secret, qui cause l'indiscrétion, de même que la curiosité est l'instinct de l'amour de ce qui est caché ou merveilleux.

— Mon père et ma mère sont chez les Deütas. Mais toi aussi, tu y as été, j'en suis sûre : il me semble que je vois dans tes yeux un reflet du soleil et des astres de cet autre monde! Il me semble que tu répands un parfum de fleurs inconnues! Dis-moi, Rodore, lui dit Indri, dis-moi donc... les fleurs des Deütas n'ont donc pas la senteur de celles de ce jardin? Les femmes qui y sont doivent être bien belles! Je me figure que voilà comme on y vit : quand le jour est trop ardent, on est couché sur des lits d'herbes embaumées, tandis que de beaux papillons viennent vous éventer. Le soir, on jette une feuille de lotos ou de palmier sur une mer de lait, et on se laisse flotter ainsi au courant et sous les zéphyrs; et puis on voit les Deü-

tas du ciel, dont chacun luit dans son étoile, n'est-ce pas? Comment notre père vit-il? dis-le moi. Son ame n'est plus enchaînée dans son corps, n'est-il pas vrai? elle doit tantôt se trouver dans un oiseau de paradis, tantôt chanter dans le corps d'une gracieuse bayadère, ou tantôt dans le rayon de soleil qui fait un arc-en-ciel flottant sur les cascades. Conte-moi cela, je t'en prie!

Il brûlait déjà de parler, et Indri n'avait pas besoin de chercher le secours d'une gracieuse éloquence pour l'y décider.

— Je le veux bien, ma sœur. A ces premiers mots seulement, un saisissement soudain, et vibrant comme un coup d'électricité, passa sur sa langue. C'était un avertissement, mais il n'en tint aucun compte.

— Je vous avais quittées dès le matin, ma mère et toi, comme tu le sais, pour aller à la recherche de notre excellent Samundra. Je me dirigeai du côté que le Paharia nous avait montré, comme étant le séjour mystérieux des Deütas : tu m'en avais inspiré le désir, ma bonne Indri, en m'en parlant avec une avide curiosité. Retrouver mon père, ou m'approcher de ces vallées mystérieuses, au point d'être enlevé... je ne sais, je m'en accuse, quel était le plus violent de mes désirs. Enfin je marchai en avant, je descendis avec les rochers dans les lits des *nillahs* et des torrens écumeux; je m'y laissai entraîner, puis je me trouvai dans d'épaisses *jungles* de dhak épineux; et en traversant la partie la plus touffue, la plus impénétrable, j'entrevis dans les fourrés deux grands yeux éclatans... sans doute les yeux d'un tigre ou d'un lion...

— Non, non, interrompit Indri; c'était plutôt un Deüta qui te regardait. Dis, je t'écoute.

— J'avançai toujours; et bientôt les jungles furent remplacées par des forêts d'arbres gigantesques, dont l'on ne pouvait entrevoir que le tronc dans le brouillard qui s'épaississait de plus en plus.



— La vapeur de l'encens, n'est-ce pas ?

— Oh ! c'était une odeur pénétrante !

— Bon ! bon ! nous allons entrer chez les Deütas ! dit Indri en battant des mains.

— Une odeur céleste ! j'en étais troublé, ivre ; je chancelais, j'étais enlevé, enlevé comme, je le suppose, l'oiseau qui plane. Ah ! ah !...

Indri le regardait avec extase : elle était réellement ravie avec lui en souvenir.

— Parle ! parle ! reprit-elle enfin.

Alors Rodore, ouvrant la bouche, y montra sa langue immobile ; ses doigts cherchaient vainement à la ranimer, elle était morte.

Il allait trahir les mystères des Deütas, et ils l'avaient rendu muet.

Rester muette comme lui, telle fut la pénitence que s'imposa sa sœur, et elle l'accomplit jusqu'au dernier de ses jours, pour expier sa curiosité, comme Rodore expiait son indiscretion.

ERNEST FOUINET.

## LES FEMMES ILLUSTRES.

GALERIE NATIONALE.

### Jeanne d'Arc.

(5<sup>e</sup> TABLEAU.)

Les progrès de l'invasion anglaise au XV<sup>e</sup> siècle furent, chez nous, rapides et terribles. L'invasion ! mesdemoiselles, si vous ne comprenez pas ce mot, interrogez vos sœurs aînées, elles vous diront les figures étranges qu'elles virent passer deux fois devant leur berceau, l'incendie à l'horizon, le bruit du canon dans l'air, les jeunes hommes qui partaient beaux et fiers, puis revenaient sanglans et pâles, et les pauvres mères qui pleuraient : tout cela, c'est l'invasion.

En 1420, Isabeau de Bavière, femme alors, et bientôt veuve de Charles VI, appuyant je ne sais quels droits qu'Henri V, roi d'Angleterre, réclamait sur le royaume de France, attira les Anglais à Paris. Le souverain légitime, appelé par dérision *roi de Bourges*, parce que le Berry seul lui restait fidèle, fuyait déshérité, volé, poursuivi par sa mère... par sa mère ! car tous les historiens sont là qui déposent de ce fait inoui, et il faut bien se résigner à le croire...

— Que faire et qu'espérer maintenant ? se disait à part lui Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs en Champagne, qui, par une blessure, exilé des camps dans son château, gémissait de ne pouvoir plus combattre que par des vœux pour son pays et pour son roi. Assis en ce moment dans son grand fauteuil seigneurial, il venait de lire et froissait en sa main un message qui confirmait la nouvelle de nos derniers désastres. « C'en



est fait du beau royaume de France ! soupirait-il, à moins qu'un ange du ciel n'en tombe exprès pour nous sauver ! mais quand viendra-t-il ? où est-il ? »

— Tout près de vous peut-être, monseigneur, dit un des jeunes pages qui se tenait appuyé derrière le fauteuil du sire de Baudricourt. Il se retourna et vit une jeune et belle fille qui venait d'entrer, accompagnée d'un pauvre vieillard.

— « Messire, dit-elle, je suis Jeanne, » bergère à Domremy. Or, sachez que » Dieu m'a fait savoir et commander que » j'allasse devers le gentil Dauphin, qui » doit être et est vrai roi de France, et » qu'il me baillast des gens d'armes, et » que je lèverais le siège d'Orléans et le » mènerais sacrer à Rheims. Peut-être » n'aurez-vous cure de moi ni de mes » paroles ; et pourtant il faut que je sois » devers le roi avant la Mi-Carême, duse-je user mes jambes jusqu'aux genoux pour m'y rendre ; car personne, » ni roi, ni duc, ni fille de roi, ne peut » relever le royaume de France. Il n'y a » de secours qu'en moi. Si pourtant j'aime-rais mieux rester à filer près de ma » pauvre mère, car ce n'est pas là mon » ouvrage ; mais il faut que j'aille et que » je le fasse, car mon Seigneur le veut. »

— Et quel est votre seigneur ? dit le gentilhomme.

— C'est Dieu, répliqua-t-elle.

Robert de Baudricourt examina la jeune fille avec attention, l'interrogea, et parut émerveillé de la justesse et de la candeur de ses réponses.

Quelques jours après, Jeanne, sous un habit et un chaperon d'homme, et accompagnée de Louis Imerguet, jeune gentilhomme qu'on lui avait donné pour la servir, faisait piaffer avec tant d'adresse et de grâce son cheval dans la cour du château, qu'on ne pouvait distinguer qu'avec peine lequel des deux cavaliers était le page ou la bergère.

Pour aller de Vaucouleurs à Chinon, où se trouvait alors le roi Charles VII, il

fallait traverser une longue étendue de pays occupée par les Anglais. Mais Dieu bénit ce voyage aventureux, et bientôt la bergère fut en présence du roi. Pour mettre à l'épreuve le don de prophétie qu'elle prétendait avoir reçu, Charles VII s'était confondu au milieu de ses gentilshommes ; mais, écartant la foule, Jeanne alla droit à lui sans hésiter, lui répéta ce qu'elle avait annoncé au sire de Baudricourt ; et, pour persuader le roi de sa mission, elle envoya chercher une épée qui était dans le tombeau d'un chevalier, derrière le grand autel de l'église Sainte-Catherine de Fierbois. Sur la lame de cette épée, dit-elle, il doit y avoir des croix et des fleurs de lys gravées. Et le roi publia qu'elle avait deviné un grand secret qui n'était connu que de lui seul.

Les théologiens, les canonistes, les légistes, lui firent subir à Chinon d'abord, puis à Poitiers et à Blois, où elle fut conduite quelque tems après, de longs interrogatoires sur l'authenticité de sa mission divine. Tous l'abordaient pleins de doute et de défiance, et la quittaient touchés et convaincus. Un carme lui demandant un signe de sa mission, « Vous l'aurez bientôt, dit-elle, par la levée » du siège d'Orléans. » Ce qui contribuait beaucoup à inspirer de la confiance dans les paroles de Jeanne, c'est que, suivant une prophétie de l'enchanteur Merlin, le royaume de France devait être sauvé par une bergère sortie, dit le texte magique, du *bois Chevelu* : or, il existait une forêt de ce nom auprès de Domremy.

Le siège d'Orléans par les Anglais attirait alors tous les regards. Cet épisode de la guerre avait soulevé dans les cœurs français quelque chose de plus amer que l'indignation naturelle aux victimes d'une invasion. Le duc de la ville assiégée avait été fait prisonnier par les Turcs, à la bataille de Nicopolis. Livré par les vainqueurs aux Anglais, et prisonnier à Londres depuis cette époque, il avait fait observer au duc de Gloucester, régent d'An-



gleterre, qu'il y aurait lâcheté et félonie à attaquer des domaines dont le seigneur n'était pas là pour les défendre. A cette réclamation naturelle, suivant les idées chevaleresques de l'époque, le régent répondit par la promesse solennelle de faire respecter les états du captif; et cependant les Anglais pressaient le siège d'Orléans, d'après les ordres de Bedford, régent de France pour l'Angleterre, et sous le commandement immédiat de Talbot, l'un des plus braves et des plus habiles capitaines de l'armée anglaise. Ce manque de foi avait fait bondir d'indignation le duc de Bourgogne lui-même, et se jeter dans les rangs français, où le repentir le ramena plus tard. Orléans se défendait bien. Les habitants, pour concentrer leurs forces et leur désespoir dans les murs, et ne pas laisser à l'ennemi de bivouacs à leurs portes, avaient abattu les faubourgs, si grands alors, que, liés en faisceau au lieu de s'éparpiller dans la campagne, ils eussent présenté une masse aussi imposante que la ville même. Vingt-six églises avaient disparu enveloppées dans cette large destruction, et entre autres celle de Saint-Aignan, monument remarquable de l'art gothique récemment transplanté dans le nord par les croisés. Mais les assiégés avaient dans les murs un terrible auxiliaire... la famine!

Ce fut alors, et pendant les préparatifs d'un convoi de vivres qu'on voulait, par ruse ou par force, jeter dans la place aux abois, que Jeanne écrivit et envoya, par un héraut, aux chefs anglais, une lettre que nous reproduisons fidèlement :

« JESUS, MARIA.

» Roi d'Angleterre, rendez à Jeanne  
» les clefs de toutes les bonnes villes que  
» vous avez enforcées; car elle est venue  
» de la part de Dieu! Archers, compa-  
» gnons d'armes, gentils et vaillans, qui  
» êtes devant Orléans, allez-vous-en en  
» votre pays, de par Dieu; et si ne le  
» faites ainsi, donnez-vous garde de la

» bergère. Ne prenez mie votre opinion  
» que vous tiendrez France du roi du ciel,  
» fils de sainte Marie; mais la tiendra le  
» roi Charles, vrai héritier, qui entrera à  
» Paris en belle compagnie. Si vous ne  
» croyez les nouvelles de Dieu, en quel-  
» que lieu que vous trouverons, nous fé-  
» rons dedans à horions, et si verrez les-  
» quels auront meilleur droit de Dieu ou  
» de vous. Jeanne vous requiert que vous  
» ne vous fassiez mie détruire. Si vous ne  
» lui faites raison, elle fera tant, que les  
» Français feront le plus beau fait qui  
» oncques fut fait en la chrétienté.

» Écrit le mardi en la grande semaine. »

Le message portait pour suscription :  
« *Entendez les nouvelles de Dieu!* Au duc de Bedford, qui se dit régent du royaume de France pour le roi d'Angleterre. »

Quelques jours après, Jeanne d'Arc parut donner un gage de sa mission et de sa puissance, en faisant pénétrer, à travers les lignes anglaises, le convoi dans la ville affamée; et, chose merveilleuse! elle y fit son entrée solennelle, sans que les ennemis qui, retranchés dans leurs bastilles, cernaient la ville sur presque tous les points, eussent le pouvoir ou l'envie de s'opposer à son passage. Dans toutes les églises debout encore, les cloches sonnèrent à grande volée. Las d'avoir pleuré si long-temps à la lueur de l'incendie, le pauvre peuple dansa devant des feux de joie. Les premiers exploits de Jeanne inspiraient tant de confiance dans l'avenir, que la ville, disent les chroniques du tems, se regardait déjà comme désassiégée.

C'était surtout dans la rue où la bergère et son cortège devaient passer qu'il y avait grand bruit et grande foule. Attention!... voici une lourde avant-garde à cheval qui fend à grand'peine, et à la nage, les vagues noires du populaire; puis deux hérauts d'armes, proclamant d'une voix sonore les nouvelles de Dieu; puis enfin, Jeanne!... On peut la contempler à loisir, car elle n'a ni casque ni



visière, mais seulement un chaperon, sur lequel se balance une petite plume. Elle porte une cotte de mailles de fer, et s'avance lentement, les yeux levés au ciel, comme pour y renvoyer les bruyantes acclamations qui la saluent. A sa droite est Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, grand chambellan de France, surnommé depuis le *Victorieux* et le *Triomphateur*, qui, aidé de Jeanne, remit en sa splendeur le royaume de France, et dont Valentine de Milan, sa belle-mère, avait coutume de dire que : De tous ses enfans, il n'y avait que Dunois qui fût capable de venger la mort du duc d'Orléans. En ce moment, la joie du brave Dunois était grande ; car cette ville qui le recevait avec des cris de joie, il avait médité de la réduire en cendres plutôt que de l'abandonner aux Anglais. A sa gauche est Lahire ; et c'est ainsi que Jeanne marcha depuis dans les combats qu'elle eut à traverser. Alors, dès qu'un danger la menaçait, deux larges boucliers se déployaient sur sa tête, comme, quand vient l'orage, se déploient les ailes de l'oiseau sur sa couvée ; et en même tems, deux longues épées s'allongeaient pour repousser l'épée anglaise ; et lorsque Jeanne se retournait pour reconnaître et bénir ses sauveurs, elle était sûre de rencontrer derrière elle la belle et pâle figure de Dunois, et la grosse face insouciant et rieuse de Lahire.

Et pourtant, dit-on, elle se prit plus d'une fois de querelle avec eux ; quand le courage de Dunois l'égarait dans les périls plus avant qu'il ne convient à un prince et à un chef d'armée : « Monseigneur, monseigneur, lui disait-elle en souriant, prenez-y garde ! si cela vous arrive encore, je vous ferai couper la tête. » Ses différens avec Lahire étaient plus graves ; cet homme de guerre, rude et inculte, mâchait toujours par habitude, et presque malgré lui, quelque juron entre ses dents. *Je renie Dieu !* surtout revenait dans chacune de ses phra-

ses, ce dont Jeanne s'indignait et s'attristait jusqu'aux larmes. Pour se venger des remontrances de la pieuse jeune fille, le brave Lahire, dont l'esprit n'était pas, à beaucoup près, aussi fin que l'acier de son épée, répétait souvent, tandis qu'il chevauchait à côté d'elle, son bâton de commandement à la main : Jeanne, *je renie.... mon bâton !* Ce qui ne l'empêchait pas d'être au fond un excellent chrétien, témoin sa prière au moment de charger l'ennemi à la bataille de Verneuil : « Mon Dieu, fais aujourd'hui pour Lahire ce que tu voudrais qu'il fît pour toi si tu étais Lahire et qu'il fût Dieu ! » *Et il cuidait fort bien prier et dire*, ajoute le naïf chroniqueur. Ce troisième personnage en froc et en capuchon qui vient derrière eux sur un mulet à l'amble, et abandonnant les pans de sa robe au peuple qui les baise avec respect, c'est l'aumônier de Jeanne d'Arc, frère Paquerel ; à ses côtés est un carme de la province de Bretagne, appelé Thomas Conecte, célèbre par sa vie austère et ses prédications contre les *hennins*, « bonnets de la longueur d'une aune, aigus comme clochers, et desquels dépendent par derrière de longs crêpes à riches franges, comme étendards ; » ces coiffures monstrueuses, d'invention nouvelle, que les nobles dames portent pour se distinguer des femmes du petit état ; signe d'orgueil et de coquetterie que le saint homme condamne au feu sans pitié, et dont il fait un *auto-da-fé* dans toutes les villes où il prêche. « Mais après son partement, dit le chroniqueur, les dames relèvent leurs pointes, et font comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quelque bruit, retirent tout bellement leurs cornes, ensuite, le bruit passé, soudain ils les relèvent plus grandes que devant. » Derrière Jeanne, flotte son étendard dont les plis retombent sur son chaperon et jouent avec son panache. Cette bannière, portée par Imerguet, est blanche, semée de fleurs de lis ; on y voit figuré le Christ assis



en son tribunal dans les nuées du ciel, et tenant un globe à la main. Deux anges, dont l'un porte une branche de lis, sont à ses pieds en adoration, et de l'autre côté brillent, brodés en or, les noms de *Jhesus, Maria*. Le cortège se dirige ainsi lentement, à travers la foule et les acclamations, vers l'église, où retentit bientôt un *Te Deum*.

Dès le lendemain, Jeanne voulut répéter de vive voix aux ennemis les avertissemens qu'elle leur avait donnés dans sa lettre. Montant sur un des boulevarts des assiégés, en face de la bastille anglaise des Tournelles, elle leur commanda de s'en aller; « sinon, ajoutait-elle, il vous en adviendra honte et malheur. » Guillaume Gladesdale, qui commandait en ce lieu, ne répondit à Jeanne que par de vilaines injures; et quelques jours après, suivant la menace prophétique, il advint honte et malheur à l'Anglais. D'abord un nouveau convoi, sous la conduite de Jeanne, passa devant Gladesdale sans qu'il pût s'y opposer; plus tard, le pied lui glissa sur un pont qu'il défendait, et, comme poussé par une main invisible, le blasphémateur se noya dans la Loire.

Quelque tems après, un soir, encouragés par leurs premiers succès, des hommes d'armes, sans avoir consulté leurs chefs, firent une sortie contre une bastille; Jeanne qui dormait alors accablée de fatigue, s'éveilla en sursaut sans qu'on l'eût avertie. « Ah! méchant garçon, dit-elle à son page qu'elle trouva jouant sur la porte, vous ne me disiez pas que le sang français est répandu! Allons, vite mon cheval! »

Aussitôt qu'elle parut, la victoire en suspens se décida pour les Français; une foule d'Anglais périrent, et ceux qui échappèrent à la mort ne le durent qu'à la protection de Jeanne. Chaque boulevard fut pris ainsi tour-à-tour, et partout elle eut une large part dans le succès, partout elle s'exposa comme un homme pendant le combat, ne

redevenant femme qu'après la victoire pour prier, sauver les prisonniers et panser leurs blessures. A la dernière affaire, qui fut aussi la plus chaude et la plus sanglante, en montant la première à l'assaut, elle eut le cou percé d'une flèche, et pleurait, la pauvre fille! « Monseigneur, dit-elle à Dunois, sauriez-vous pas des paroles pour adoucir les blessures? — Oui, répondit-il, j'en sais qui en ont guéri de plus profondes. » En parlant ainsi, le guerrier indiquait de la main sa poitrine, puis, se penchant sur son cheval, il souffla ces trois mots à l'oreille de Jeanne : *Dieu, honneur et Patrie*. « Oh! vous êtes un grand clerc, dit-elle, il me semble déjà que je n'ai plus de mal! » Et bientôt elle put entendre le cri des chariots de l'armée anglaise qui s'en allait : le siège d'Orléans était levé.

Nous ne dirons rien de la bataille de Patay, de la prise de Jargeau et de Troyes, grands événemens miliaries qui précédèrent le sacre de Rheims, et où Jeanne, comme partout, rallia et conduisit les Français sous son étendard. La répétition de tous ces coups d'épée qu'on échange, de tous ces flots de sang qui coulent, n'aurait pas été pour vous, mesdemoiselles, un spectacle fort attrayant, et Jeanne d'Arc elle-même avait hâte d'en détourner les yeux.

Plus tard, comme elle insistait auprès du roi Charles VII, pour qu'il allât se faire sacrer à Rheims s'apercevant qu'il hésitait à suivre ses conseils : « Je ne durerai qu'un an, ou guère plus, dit-elle, il me faut donc bien employer. »

Pendant la cérémonie, elle se tint près de l'autel, sa bannière à la main. Après le sacre, elle se jeta à genoux devant le roi et lui baisa les pieds en pleurant : « Gentil roi, dit-elle, or est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Rheims recevoir votre digne sacre, pour montrer que vous êtes vrai roi de France. »

Par reconnaissance, le roi anoblit Jeanne d'Arc, son père, ses trois frères



et tous leurs descendans, même par filles; changea le nom de leur race, qui était *d'Arc*, en celui du *Lys*, et leur donna pour armes un écu d'azur à l'épée mise en pal, ayant la croisée et le pommeau d'or, acostée de deux fleurs de lis soutenant une couronne de même sur sa pointe.

« J'ai accompli, disait-elle à Dunois, ce que Dieu m'a ordonné; je voudrais bien maintenant retourner auprès de mes père et mère, qui auraient tant de joie à me revoir; je garderais leurs brebis et leur bétail, et ferais ce que j'avais coutume de faire. » Et, dans le dessein de retourner bientôt à Vaucouleurs, elle suspendit son armure blanche au tombeau de Saint-Denis.

Cependant les seigneurs dont elle marchait environnée firent auprès d'elle tant d'instances, qu'elle consentit enfin à ne point quitter l'armée; mais, depuis ce moment, de tristes pressentimens la poursuivirent: un jour même, dit-on, après avoir communie à l'église Saint-Jacques de Compiègne, elle s'appuya tristement contre un des piliers et dit à plusieurs habitans et à un grand nombre d'enfans qui se trouvaient là: « Ah! mes bons amis et mes chers enfans, je vous le dis avec assurance, je serai bientôt livrée à la mort. Priez Dieu pour moi, je vous supplie, car je ne pourrai plus servir mon roi ni le noble royaume de France. »

Ces tristes prévisions ne furent que trop tôt justifiées. En effet, Jeanne d'Arc ayant rempli la mission que Dieu lui avait confiée, Dieu ne pouvait plus rien pour elle... et quelques jours après, au siège de Compiègne par les Bourguignons, Jeanne fut prise dans une sortie, puis vendue aux Anglais qui la conduisirent à Rouen, où leur jeune roi, Henri III, tenait sa cour. Là, on fit forger une cage de fer dans la grosse tour du château, et on y mit la sainte fille avec des chaînes aux pieds. Pour se venger de celle qui avait annoncé et presque consommé leur ruine, et pour décrier la cause du roi en mon-

trant au peuple que les victoires de Charles VII étaient l'œuvre de la sorcellerie, les Anglais pressèrent l'inquisition de mettre Jeanne d'Arc en jugement. Or, promesses, menaces, ils n'épargnèrent rien pour atteindre leur but, et réussirent. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce hideux procès où furent violées toutes les formes légales, et où le bon sens eut à gémir autant que la justice. Ceux qui trempèrent le plus avant dans cette œuvre d'iniquité furent Estivet, chanoine de Rouen, Cauchon, évêque de Beauvais, deux noms voués pour toujours à l'exécration des siècles. On ne rougit pas de donner à l'accusée, pour confesseur dans sa prison, un mauvais prêtre, qui, pendant les interrogatoires qu'elle eut à subir, souffla constamment à cette pauvre fille, ignorante et simple, des réponses qui devaient la perdre. Plus d'une fois cependant sa parole naïve et touchante faillit renverser des accusations laborieusement combinées.

« Vous croyez-vous en la grâce de Dieu? lui demandait-on.

— C'est une grande chose que de répondre à une telle question; si je n'y suis, Dieu veuille m'y recevoir! et si j'y suis, Dieu veuille m'y garder!

— Pourquoi portiez-vous un étendard aux combats?

— Je le portais en guise de lance pour éviter de tuer quelqu'un: je n'ai jamais tué personne.

— Quelle vertu supposiez-vous dans cette bannière, pour vous expliquer vos succès?

— Je disais aux soldats: Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrerais moi-même.

— Pourquoi le portiez-vous au sacre de Rheims?

— Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Comme un prédicateur qui la sommait d'avouer ses crimes se répandait en invectives contre le roi Charles VII: « Par-



lez de moi , mais non pas du roi , dit-elle en l'interrompant ; car j'ose bien dire , et jurer sous peine de la vie , que c'est le plus noble d'entre les chrétiens. » Enfin on la force , par menaces et par violence , à signer une abjuration dont elle ignorait le contenu , et alors les inquisiteurs prononcèrent une sentence par laquelle ils la condamnaient « à passer le reste de ses jours en prison , au pain de douleur et à l'eau d'angoisse. » Et comme les Anglais , indignés de cette sentence qui leur semblait trop douce , tiraient leurs épées et menaçaient les juges , « N'ayez pas de souci , dit l'un d'eux , nous la retrouverons bien ! » Et en effet , une nouvelle condamnation ne tarda pas à remplacer la première. Voici sous quel prétexte : Jeanne avait repris l'habit de femme , car on lui imputait à crime l'habitude contractée dans les camps de se vêtir en chevalier. Pour lui faire violer sa promesse , on lui enleva , pendant son sommeil , les vêtements de son sexe , et on y substitua des habits d'homme. Quand elle voulut se lever , il lui fallut bien se vêtir de ces habits. Elle fut surprise par des espions apostés , jugée de nouveau sur leur témoignage , et condamnée au feu comme sorcière , séductrice , hérétique , et ayant forfait à son honneur.

Le 30 mai 1431 , Jeanne monta dans la charrette du bourreau ; huit cents Anglais armés de toutes pièces lui servaient d'escorte. Tout-à-coup , un homme s'élança vers elle à travers la foule , et lui baisa

les pieds en pleurant : c'était son faux confesseur qui , repentant de sa perfidie , venait lui endemander pardon. Arrivée au pied du bûcher , elle recommanda son âme à Dieu et à la sainte Vierge , et demanda une croix. Un spectateur en fit une de deux bâtons et la lui donna. Mais bientôt un murmure d'impatience se fit entendre parmi les Anglais. Alors , interrompant les prières de la victime , le bourreau la saisit et l'entraîna sur le bûcher. Quand elle vit le feu s'allumer : « Tenez-vous en bas , dit-elle à son confesseur , levez la croix devant moi , que je la voie en mourant , et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. » On l'entendit prier long-temps encore à travers la flamme , et le dernier mot qu'on put distinguer fut : *Jésus !*

Nous sommes perdus , s'écrièrent les Français , on vient de brûler une sainte ! On trouva son cœur tout entier dans les cendres , et un Anglais même prétendit avoir vu l'âme de Jeanne-d'Arc s'envoler vers le ciel sous la forme d'une colombe.

Il y allait de l'honneur de la France et du roi de justifier la mémoire de cette fille héroïque. Charles VII voulut que ses parens demandassent des juges. Le pape Calixte III fit assembler des évêques à Rouen ; l'innocence de Jeanne fut reconnue et le procès lacéré et brûlé. Il ne fut pas besoin de rien ordonnancer contre les faux juges : la plupart périrent d'une mort subite ou infâme... juste jugement de Dieu !

HÉGÉSIPPE MOREAU.



## La Sœur du Tasse.

### A MA SOEUR.

Oh ! bien avant Mercœur, la Sapho de la Loire,  
Le poète a servi de pâture à la gloire,  
Sphynx éternel debout aux portes de Paris,  
Et peut-être, qui sait ! de la chambre où j'écris,  
Où le soleil m'oublie, où le feu manque à lâtre,  
Le Tasse avait cédé le bail à Malfilâtre.  
Assis sur l'escabeau, peut-être, où je m'assieds,  
Il entendait Paris bourdonner à ses pieds,  
Et, pensif, arrêtant chaque nue au passage,  
Pour son pays lointain la chargeait d'un message.  
Il ne l'envoyait pas à Ferrare, où pourtant  
Aux genoux d'une Armide il dormit un instant ;  
Non, sa blessure au cœur était enfin guérie ;  
Non, mais il répétait : Loïsa, sœur chérie,  
Mes uniques amours ! que faites-vous là-bas ?  
Quand je jette au destin le gage des combats,  
Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire,  
Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.  
Priez ! veuf, loin de vous, mon cœur n'a pas vécu,  
Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.  
Vous sauriez bien encor, généreuse en silence,  
De votre pauvreté me faire une opulence ;  
Mais, pour dot, à ma sœur je n'irai plus offrir  
Mon trésor de misère, et je saurai souffrir,  
La poésie aidant ! pour conduire ma plume,  
Quand ma lampe ordinaire aux yeux d'un chat s'allume,  
Des chœurs d'esprits follets, poétiques sabbats,  
Viennent fleurir sous moi la paille des grabats.  
Des palmiers, des drapeaux frissonnent sur ma joue ;  
Salut, bel Orient, adieu, Paris de boue !  
Chevaliers, ouvrez-moi vos rangs hospitaliers ;  
Pour le Christ et l'honneur, aux armes, chevaliers !...  
Puis vient l'Amour protégé et ses métamorphoses :  
Renaud, l'homme de fer, se rouille sur des roses ;  
Clorinde l'idolâtre expire, et son amant  
Baptise avec ses pleurs un front pâle et charmant.  
Mais l'illusion fuit le jour qui l'intimide ;  
Il brille, et tout s'en va : les preux, Clorinde, Armide,



Les palmiers, les drapeaux, le beau ciel, tout enfin,  
Tout : il ne reste là qu'un poète... et la faim!...

Oh ! Sorrente, Sorrente ! et sur la plage verte  
La petite villa que la pampre a couverte ;  
Le banc sous l'oranger d'où tombe la fraîcheur,  
Et là, nos entretiens, si doux, que le pêcheur  
S'écriait quand les sons en frappaient son oreille :  
« Longue nuit, longs amours aux époux de la veille ! »

La fièvre n'osait plus s'asseoir à mon chevet ;  
Même avant la douleur le remède arrivait.  
Vous jugiez mes travaux, querelliez ma paresse,  
Et toujours sur mon front pendait une caresse.  
Souvent mon cœur, saisi d'un prophétique émoi,  
Me révélait quelqu'un debout derrière moi ;  
Puis, sur mes yeux tombait une main enfantine ;  
Puis, entre deux baisers, on me disait : Devine !...  
Je devinais toujours : des parfums inconnus  
Annonçaient aux païens l'invisible Vénus ;  
Ainsi, quand un nuage à mes yeux vous dérobe,  
De vos cheveux bouclés, des plis de votre robe,  
Je ne sais quel parfum d'une exquise douceur  
Se répand et m'enivre, et vous trahit, ma sœur !...  
Aussi, j'ai bien souvent frémi d'un doute étrange,  
Et, les yeux sur vos yeux, dit : « N'est-ce pas un ange ?  
» Pendant que je suivais, là-bas, un paladin,  
» Le deuil sur la maison est-il tombé soudain ?  
» Derrière moi, sans bruit, la vieille Alice a-t-elle  
» Dans un linceul furtif cousu ma sœur mortelle,  
» Et, pour tromper mon cœur, cet ange au front si beau  
» Daigna-t-il emprunter un nom sur un tombeau ?... »

Des bienfaits prodigués par votre amour céleste,  
Dût cet amour passer, le souvenir me reste,  
Et ce long souvenir est encore un bienfait ;  
Oui, ce que vous faisiez, votre image le fait :  
Par le méchant qui règne et le sot qui prospère  
Insulté, si je pleure et si je désespère,  
Elle est là : son souris me défend de pleurer ;  
Son œil ardent de foi m'ordonne d'espérer.  
Oui, le siècle entendra les chants que je lui livre ;  
Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre ;  
Ce livre, publiant votre sainte amitié,  
D'un avenir conquis vous promet la moitié ;  
Et, quand sur nos tombeaux, relu par des voix tendres,  
Voix de sœurs ou d'amans, il remuera nos cendres,



Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux :  
Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous d'eux !

La gloire !... en répétant ce mot vide et sonore,  
Il sourit de pitié... puis, d'espérance encore ;  
Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire, mais  
L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais !  
Quand il revit Sorrente, et sur la plage verte  
La villa tant aimée... il la trouva déserte.  
Au vent de ses destins, long-tems, de cour en cour,  
De prison en prison, il erra ; puis, un jour,  
Le pauvre fou sentit, dans la ville papale,  
Une douche de fleurs tomber sur son front pâle :  
Pour qui donc cette pompe et ce peuple à genoux ?  
Disait-il, et chacun lui répondait : pour vous ;  
Pour vous Rome est en fête, et son prince en étole  
Avec les saintes clefs ouvre le Capitole ;  
Pour vous il s'illumine, et ses joyeux échos  
Chantent comme ils chantaient sur les pas des héros ;  
Car vous avez tenté des conquêtes plus rares,  
O poète ! et comme eux triomphé des barbares ;  
Car d'un laurier rival vous êtes possesseur,  
Voyez !... hélas ! dit-il, je ne vois pas ma sœur !...

HÉGÉSIPPE MOREAU.



Ayuntamiento de Madrid



## Revue des Théâtres.

### THÉÂTRE FRANÇAIS.

*Une Famille au tems de Luther*, tragédie en un acte, en vers, de M. Casimir Delavigne.

Martin Luther naquit en 1483, dans le comté de Mansfeld, en Allemagne. A vingt ans, il était maître ès-arts. Un jour, se promenant avec un ami, la foudre le tua aux côtés de Luther. Cet événement le toucha ; il se fit religieux dans l'ordre des ermites de saint Augustin, fut ordonné prêtre à vingt-quatre ans, enseigna la philosophie et fut reçu docteur. En 1517, le pape Léon X ayant fait publier des indulgences pour ceux qui contribueraient aux dépenses de l'église de Saint-Pierre de Rome, chargea les dominicains de cette quête. Les augustins prétendirent qu'elle leur appartenait, et Jean Staupitz, leur commissaire général en Allemagne, donna l'ordre à Luther de prêcher contre ces quêteurs. Luther, homme violent et vain, outrepassa les intentions de son supérieur. La querelle s'échauffa de part et d'autre, et Luther, excommunié par le pape, en 1520, se trouva le chef d'un parti qui devint si nombreux, qu'en 1529, il se tint une diète à Spire, qui ordonna que les catholiques ne pouvaient changer de religion ; que les luthériens seraient tolérés et que les prédicateurs ne pourraient nulle part prêcher l'évangile que selon le sens approuvé par l'Eglise. Les luthériens protestèrent, et de ce moment prirent le nom de *protestans*.

Ici, mesdemoiselles, nous sommes en 1522, près d'Augsbourg, dans une grande salle sombre où tout est triste et gravé. Une vieille femme file, c'est la veuve Thécia qui, de catholique, s'est faite luthérienne ; son fils Luigi lit la nouvelle bible traduite par Luther. Paolo, le se-

cond fils, est attendu après quinze ans d'absence ; il arrive de Rome, pauvre, pieds nus ; Luigi lui dit en l'embrassant :

Reste ! ton ciel natal, Paolo, le voici ;  
Ce toit, c'est ton berceau ; ce vieux foyer noirci,  
Où nos tremblantes mains se réchauffaient ensemble,  
Nous réunit enfans ; vieillards, qu'il nous rassemble !  
Nos deux chiffres, c'est là que tu les as laissés  
Comme d'anciens amis se tenant embrassés ;  
Ils sont unis encor, pourrions-nous ne pas l'être ?  
Reste ! et par où nous fuir ? dans cet enclos champêtre  
Tu ne peux faire un pas, regarder, respirer,  
Sans qu'un parfum connu, qui revient t'enivrer ;  
L'allée où chancelant tu courais sur ma trace ;  
Le fleuve où de la mort tu m'as sauvé ; la place  
Où, plus âgé que toi, je vengeai ton affront ;  
La croix qui, si souvent, vit s'incliner ton front ;  
L'eau qui fuit, l'air qui passe, ou le vent qui soupire,  
Emprunte, en s'animant, une voix pour te dire :  
Reste ! aime encor ton frère aux lieux où tu l'aimais !  
Es-tu sûr, si tu pars, de le revoir jamais ?

Mais Paolo, informé que Luigi va abjurer le catholicisme, veut emmener son frère à Rome ; il lui répond :

Et toi, si tu me suis dans la ville éternelle,  
Pourras-tu l'admirer sans oublier, pour elle,  
De ton pays natal le soleil éclipsé,  
Sans rajeunir de joie en rêvant au passé ?  
Il a brillé pour toi, son ciel où la prière  
Ne montait qu'à travers l'azur et la lumière ;  
Son pavé triomphant a tressailli sous toi,  
Ses débris ont parlé ; du cirque où, pour la foi,  
De ses héros chrétiens mourut la sainte armée,  
Tu sentis palpiter la poussière animée.  
Quand Rome en deuil suivit son sauveur au tombeau,  
Tu pleurais... mais quel jour ! qu'il fut grand ! qu'il fut  
Qu'il t'enivra ce jour, où des voiles funèbres [beau !  
Rome, en ressuscitant, déchira les ténèbres !  
Tous les chants, tous les bruits à la fois renaissans,  
Ces cortèges sacrés, ces nuages d'encens,  
Ces palmes qui du Christ couronnaient la victoire,  
Un homme, un prêtre, un dieu qui planait dans sa gloire  
Entre Rome et les cieux, et des cieux entr'ouverts, [re,  
Répandant les pardons sur Rome et l'Univers !  
Quel spectacle ! — O Luigi ! les transports qu'il inspire  
N'ont-ils pas à leur tour une voix pour te dire :  
Viens, le grand jour approche ! ah viens ! venez tous  
Pleins de la même foi, brûlés des mêmes feux, [deux,  
Qu'il versait par torrens, dans notre ame embrasée,  
De ses divins pardons recueillir la rosée !...  
... — Tu viendras ! et quand nous sentirons  
La grâce à flots sacrés s'épancher sur nos fronts,  
Puisse nos cœurs, noyés dans cette joie intime,  
Dans ce bonheur de croire où la raison s'abîme,  
Mourir, et, confondus, voler d'un même essor  
Au sein de l'Eternel, pour s'y confondre encor !

Rien ne peut changer la détermination des fils de Thécia. Luigi abjurera le lendemain, et Paolo le conservera à la reli-



gion catholique, même par un fraticide...

Un vieux valet, Marco, resté fidèle au culte de ses pères, entre et dit bas à Luigi que Luther, chassé par la diète d'Augsbourg, demande un asile. Luigi s'éloigne; sa fille, la douce Elsie, essaie de prêcher la tolérance à son oncle Paolo. Rien de gracieux et de touchant comme cette scène... lorsque Luigi revient, Paolo, poussé par son fanatisme, insulte Luther dont il ignore la présence en cette maison; et Luigi, poussé par un autre fanatisme, chasse son frère, avant qu'il ait reposé sous le toit paternel. « Vous me permettrez d'emporter ce que j'ai apporté? » dit Paolo. Thécla vient présider au repas du soir, elle fait de durs reproches à Luigi qui reste inflexible... Paolo part donc, son bâton blanc à la main... le bon Marco l'accompagne.

Je suis le serviteur du maître que l'on chasse, dit le vieillard. Alors, Elsie va se placer sur le seuil de la porte :

..... Ah! pardon pour mon père!

crie-t-elle en tombant aux genoux de son oncle. Les deux frères attendris s'embrassent, leur mère les fait asseoir au banquet de famille qu'Elsie vient embellir par des paroles de joie et de concorde. Lorsque chacun se sépare pour aller goûter le repos, Luigi fait entendre à son frère que c'est demain qu'il abjure sa religion, et Paolo reste seul, anéanti.

Demain!... — La voilà donc cette veille sanglante! Elle avance dans l'ombre, elle expire à minuit; Qu'aura-t-il fait ce bras, quand finira la nuit? Il tombe inanimé! dois-je fuir? Je l'ignore. Celui que j'aimais tant, que j'aime plus encore, C'est là qu'il s'est assis au banquet du retour; Là, je l'ai vu pleurant, souriant tour à tour, Épancher de son cœur la gaieté familière; Là, ma coupe a touché sa coupe hospitalière; J'ai rendu vœux pour vœux à sa jeune amitié, Et du pain qu'il m'offrait j'ai rompu la moitié...

*(Il se lève.)*

Arrière, loin de moi cet acte horrible, infame!

*(Il s'arrête.)*

Fuyons! sauvons sa vie! ah! fuyons... mais son âme? Il la perd! il se damne! et le ciel, qui pour lui Se fermait demain, peut s'ouvrir aujourd'hui!... Je ne sais quel pouvoir agit sur tout mon être:

L'ardeur d'un vin fumeux bouillonne en moi peut-être; Par le jeûne affaibli, devais-je à ce poison Redemander ma force et livrer ma raison!

Paolo se recueille; il lui semble que c'est l'esprit de Dieu qui l'inspire, et se laissant tomber à genoux, il croit entendre Dieu lui-même.

— Paolo! — Par mon nom je l'entends qui m'appelle! Si j'obéis, Seigneur, doit-il mourir fidèle?

Pour le régénérer il suffit d'un remord!

Dites que son salut doit sortir de sa mort;

*(Se levant.)*

*[donne,*

— *Frappe et sauve!* — Il l'a dit! voici l'heure. Ah! par Colère du Très-Haut! si c'est toi qui l'ordonne,

A ta voix frissonnant, si je suis plein de toi,

Un ordre encore! un signe! et marche devant moi!

Paolo se dirige vers la chambre de son frère; Thécla vient prier pour Luigi; elle ouvre la bible, et lit le verset où Dieu ordonne à Abraham de sacrifier son fils Isaac... Paolo comprend — obéit — poignarde son frère qui vient mourir sur la scène et abjure le catholicisme. « Dieu m'a trompé... » murmure Paolo, et lorsque Thécla, après avoir lancé les imprécations d'une mère contre le meurtrier de son fils, se retourne, et voyant Paolo, dit : « Il me reste encore un fils! — Non, s'écrie Paolo, car vous l'avez maudit! »

Cette tragédie est belle de versification et de pensées, mais le sujet en est pénible, car on pleure sans consolation, sans espérance... Ah! mesdemoiselles! conservons la foi de nos pères et soyons tolérantes; que cette famille au tems de Luther nous soit un exemple à éviter, et pensons comme le vieux Maclou.

Dieu ne fait que deux parts : les bons et les méchants!

## THÉÂTRE DE L'OPERA-COMIQUE.

*Les Chaperons Blancs*, opéra comique en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Marguerite, fille d'un officier mort au champ d'honneur, n'est que simple servante chez le Juif Van-Derblas, apothi-



caire à Bruges, mais si belle, si sage, qu'elle est aimée de tous : de son maître ; de Gautier, l'apprenti ; du comte Gilbert, grand sénéchal du prince Louis, comte de Flandre, et du prince lui-même.

Au premier acte, nous sommes dans la boutique de l'apothicaire, où le prince, pour se rapprocher de Marguerite, ne dédaigne pas de se faire second apprenti. Vous concevez qu'un prince qui règne ainsi est bien près d'être détrôné. Aussi le sénéchal, son ami, dont il ne veut plus payer les dettes, s'est vendu au duc de Bourgogne : les conspirateurs portent tous un chaperon blanc. Gautier l'apprenti, se trouvant dans une taverne, au milieu d'une rixe, a pris, par mégarde, un de ces chaperons blancs, ce qui lui a valu une bourse à laquelle il ne comprend rien ; le Juif, lui-même, trouvant sur son comptoir ce chaperon, le prend aussi par mégarde, et voilà le sénéchal qui dit au Juif des choses auxquelles il ne comprend rien, non plus que l'apprenti. Mais Gilbert est venu chez le Juif pour enlever Marguerite ; il emploie à cela ses chaperons blancs, en attendant mieux. Mais le prince-apprenti déjoue leurs projets en se faisant connaître. En ce moment, on lui apporte une lettre du connétable de Clisson qui découvre la conspiration au prince, et lui annonce que, pour le secourir, il marche sur Bruges avec des troupes ; mais trop occupé d'expédier pour Marguerite un brevet de fille d'honneur, le prince donne à lire cette lettre au sénéchal, qui en profite pour son compte.

Au second acte, nous sommes dans la tour d'un vieux château habité par la tante du prince, absente en ce moment. Marguerite, qui a un brevet de fille d'honneur auprès de cette princesse, arrive, accompagnée de son ancien maître. La princesse renvoie Van-Derblas, accueille Marguerite ; et tandis que celle-ci, reconnaissante, s'agenouille devant un prie-dieu, la vieille princesse devient... le jeune prince Louis ! absolument le conte

du *Petit Chaperon rouge* et de l'*Adroite Princesse*. Marguerite, effrayée, s'élance à une fenêtre élevée de deux cents pieds au-dessus de l'Escant... le prince, encore plus effrayé que Marguerite, se jette à genoux et lui dit qu'elle est libre. Mais le sénéchal, confidant des folies du prince, a fait venir l'apprenti pour délivrer Marguerite, et les chaperons blancs pour s'emparer du prince : celui-ci, ne voyant en eux que des amis, leur donne un banquet. C'est alors qu'ils l'arrêtent, le forcent d'abdiquer en faveur du duc de Bourgogne, et Louis répond que s'il n'a pas su vivre en prince, au moins en prince il saura mourir : on l'entraîne dans un cachot.

Au troisième acte, nous sommes au pied de cette tour. Les conspirateurs ont besoin d'argent, ils veulent faire signer des lettres de change au Juif qui préfère la mort. On le met dans le cachot du prince, mais avant il dit à Marguerite : « J'ai dans cette fiole de quoi me donner une mort apparente, c'est un moyen de sortir de ce château. » En effet, le Juif meurt. Les conspirateurs nobles veulent le jeter à l'eau, ceux du peuple murmurent de cette impiété. Marguerite a gagné deux soldats ; elle entre dans le cachot : un corps passe, on le met dans une barque, et la barque s'éloigne. Les nobles découragés veulent demander grâce au prince, le peuple murmure, demande sa mort ; et Gautier, l'apprenti, se précipitait dans le cachot, un poignard à la main... lorsque l'ombre du Juif, de son maître, lui apparaît... car c'est le prince que Marguerite a fait mettre dans la barque. Aussitôt on entend sonner les trompettes : ce sont des soldats, ce sont les bannières de France envoyées par le brave Clisson ; le prince Louis, comte de Flandre, est à leur tête, et les conspirateurs remettent leurs épées... « D'aujourd'hui je règne, dit le prince : je vous pardonne. » Et Marguerite ? me direz-vous ; Marguerite épouse le prince qui dit : « Si c'est une folie... ce sera la dernière. »



Le poème a du mouvement, de l'intérêt; la musique est vive, gracieuse et digne en tout du beau talent de M. Auber, et ce succès peut être ajouté à tant d'autres succès. La foule se porte à ce théâtre.

F. D. P.

## Beaux-Arts.

### SALON DE 1836.

(3<sup>e</sup> ET DERNIER ARTICLE.)

Je passerai légèrement en revue ces images que la vanité, plus encore que le sentiment, multiplie, chaque Salon, et contre l'envahissement desquelles le jury a toutes les peines du monde à se défendre. Je citerai, comme toujours, les noms de MM. Steuben, Champmartin, Henri Scheffer, Lepaulle, Larivière, de Dreux-Dorcy et Dubuffe. Ce dernier peut se vanter d'avoir reproduit au moins cinquante aunes de satin plus brillant, plus souple, plus épais qu'aucun de ceux que l'on ourdit à Lyon et même à Pékin.

Nous avons encore remarqué des productions de talens plus jeunes, et dont la renommée est moins solidement établie. Ce sont M<sup>mes</sup> Lafon, études de femmes, costume de Louis XV; Caroline Swagers, *une Quêteuse*, tête d'étude, et un beau portrait qui doit être bien ressemblant, car il y a des figures que la nature seule doit avoir faites.

M<sup>lle</sup> Clotilde Gérard. Je ne crois pas que, depuis M<sup>me</sup> Lebrun, il y ait eu de femme qui se soit annoncée dans les arts d'une manière aussi brillante que M<sup>lle</sup> Gérard. Les portraits qu'elle vient d'exposer sont plus que remarqués, ils sont goûtés, admirés même, surtout celui d'un jeune

homme tenant un lorgnon entre ses doigts : pose, dessin, coloris, accessoires, tout est bien dans ce tableau, tout est digne d'un maître.

M. Jules Rousseau. Un jeune homme appuyé contre une bibliothèque. Cette figure, très-bien posée, est le premier tableau d'un jeune artiste déjà avantageusement connu au Louvre par son talent de copiste. D'après ce début, on peut hardiment prédire que M. Jules Rousseau n'aura pas moins de succès en travaillant d'après nature. Un air de vérité et de franchise atteste que le mérite de la ressemblance ne manque pas à ce portrait. Le haut de la figure est modelé de main de maître, la touche a de la hardiesse ; enfin, c'est l'aurore d'un beau talent. Espérons qu'il ne trompera pas notre espérance.

*Portraits en miniature et à l'aquarelle.* Les princes de ce genre, M. Isabey et M<sup>me</sup> de Mirbel ont été cette année, ainsi qu'ils ont coutume d'être, des artistes fort habiles. Après cet hommage rendu à leur gloire, nous passerons outre.

M<sup>me</sup> Félicie de Watteville. Cette dame, à mon sens, a sa place marquée dans l'opinion immédiatement après M<sup>me</sup> de Mirbel.

M<sup>lle</sup> Eulalie Singry. Avec de la persévérance dans le travail, on ne peut manquer d'obtenir de bons résultats ; aussi les progrès de M<sup>lle</sup> Singry sont-ils sensibles. Cette jeune personne a de l'avenir ; déjà aujourd'hui, son talent très-agréable est apprécié et lui procure beaucoup d'occupation, car je ne lui vois point exposer de têtes d'étude.

M<sup>lle</sup> de Harme. Voilà encore un talent remarquable chez une très-jeune personne. Les portraits de M<sup>lle</sup> de Harme réunissent tous les genres de mérite : la ressemblance, l'exécution, le fini, auxquels il faut joindre le bon goût dans le choix des accessoires et des ajustemens. Elle a même exposé des aquarelles, où les figures sont en pied dans des paysages



qui peuvent passer pour de véritables tableaux. Cette jeune artiste est en outre un excellent professeur ; et c'est, je crois, rendre service à celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui s'occupent de dessin et de peinture, que de vous l'indiquer.

M. Durupt. *Jeanne d'Arc annonçant sa mission.* Ce charmant tableau, l'un des plus distingués de l'exposition, a été choisi pour orner ce numéro : ainsi je ne vous dirai rien de la composition, vous serez à même de la juger. Je vous ferai seulement remarquer que, jusqu'à ce jour, les peintres s'étaient inspirés aux écrits des poètes ou des historiens de leur tems, quand ils avaient à mettre Jeanne d'Arc en scène, tandis que M. Durupt vient de reproduire avec vérité une des pages naïves des anciennes chroniques.

*Les Scènes Familiales* de M<sup>lle</sup> Adèle Martin. Des poses gracieuses sans affecterie, un dessin correct, un bon coloris, voilà ce que j'ai remarqué dans le tableau où un enfant mutin veut déchirer le livre posé sur les genoux de sa mère.

*La Lecture du matin.* Une femme âgée, assise contre sa fenêtre, lit attentivement dans un livre de piété. Si M<sup>lle</sup> Eugénie Pénavère est à sa première exposition, ce début promet un talent bien remarquable ; si elle a passé inaperçue les années précédentes, elle a fait de grands progrès ; car il est impossible de ne pas donner de justes éloges à son tableau.

M. Gudin. *Une Vue de Naples*, où resplendit le plus brillant soleil. La scène de ce tableau est immense. Au milieu de tous les intérieurs, les batailles, les paysages qui l'entourent, il attire les regards, comme pourrait le faire une fenêtre ouverte au fond d'une pièce obscure. A bien examiner la peinture de ce tableau, elle est peu travaillée ; les tons sont ceux que l'on emploie dans un croquis à l'aquarelle pour se rappeler un effet de lumière ; mais cet effet est magique, et M. Gudin a peut-être bien fait de ne point revenir

sur son premier jet. *La Détresse*, ce second tableau, n'a point été conçu ni exécuté aussi rapidement que le premier. Une frêle chaloupe, montée par quelques matelots, vogue sur l'immensité des mers ; elle vogue au caprice des vagues, sans rames, sans voiles ni boussole. Bien des jours ont déjà passé depuis le naufrage de ces pauvres gens ! une nouvelle aurore se lève : annonce-t-elle le jour qui doit amener la fin de leurs souffrances ?... On l'ignore ; car, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'énergique pinceau de M. Gudin ne nous laisse apercevoir que le ciel et l'eau. M. Gudin a encore à l'Exposition un petit tableau, *un Clair de lune*, qui est, à mon avis, un vrai chef-d'œuvre. Ces trois tableaux, rappelant les merveilles en peinture qui, depuis bientôt dix ans, font les délices des amateurs, ajoutent encore aux regrets qu'inspire généralement le mauvais état de la santé de leur auteur. On dit qu'ayant beaucoup de peine à se remettre d'une chute de cheval, le roi a envoyé prendre M. Gudin dans ses voitures, et sur une chaise roulante, un des jours réservés à la famille royale, a fait parcourir au jeune artiste les galeries du Louvre, joignant à cette faveur l'honneur insigne de l'accompagner lui-même. Il est bien glorieux d'avoir des talens au tems où nous vivons !

M<sup>me</sup> Empis soutient toujours l'honneur de notre sexe, dans le genre difficile du paysage. Elle a exposé deux *Vues de la Corse*, qui, parfaitement rendues, se font remarquer aux places d'honneur que le directeur des Musées assigne ordinairement aux tableaux d'élite.

M<sup>lle</sup> Eudoxie de Neef a exposé cette année une *Vue prise de Versailles*, dont les amateurs admirent la composition, la grâce et le coloris.

Un fait que je vous prie de ne jamais oublier, c'est que le *Journal des Demoiselles* a été le premier à proclamer le talent de M. Ulrich. Trois ans se sont écoulés depuis ce premier hommage rendu au



mérite de cet artiste et d'exposition en exposition, ses tableaux ont été plus recherchés; enfin, cette année, il est au premier rang. Deux grands paysages, *une Forêt du Hampshire*, et *Souvenir des environs de Southampton*, sont généralement goûtés. Pour nous, dont le printemps est si semblable à un sombre hiver, il fait bon de nous réjouir les yeux devant les deux vues de *Sestri di Levante*, près Gènes. Là, c'est un bon soleil, bien chaud, tel qu'il n'en pénètre jamais dans ces carrières de pierre que nous nommons des villes, un soleil tel que nos campagnes du nord le voient si rarement, qu'elles en ont peur; car l'on se hâte, lorsqu'il se montre un peu constamment, de sortir les chasses des saints pour faire revenir cette bonne pluie, notre compagne de toutes les saisons. En vérité, M. Ulrich nous a si bien rendu le portrait de cet étranger, que, croyant le reconnaître, on le salue avec transport.

M. Eugène Isabey. *Les Funérailles d'un Officier de marine*. Est-ce une marine? est-ce un tableau de genre, ou un tableau historique? J'ai hésité long-tems; enfin je l'ai mis ici, uniquement parce que M. Eugène Isabey est peintre de marines. Un officier, mort à bord pendant une traversée, est jeté à la mer avec les cérémonies d'usage : l'aumônier, vêtu de son surplis, asperge d'eau bénite le corps que salue un dernier coup de canon. Les figures ont à peine trois pouces; mais l'artiste a choisi un cadre très-grand, afin de pouvoir conserver les proportions relatives au bâtiment. Malheureusement la forme haute et étroite de sa toile ne laisse voir que l'arrière du vaisseau, dont le reste se perd dans le cadre. A part cette disposition tronquée et disgracieuse, le sujet est parfaitement traité. Les amateurs font grand cas des eaux, et trouvent la carcas- se du vaisseau merveilleusement bien touchée. M. Eugène Isabey a encore plusieurs petits cadres devant lesquels il y a des gens qui s'extasient. Quant à moi, je

l'avoue, j'aime qu'un tableau soit dessiné et peint en conscience. Le talent de donner une sorte d'intention à de petites taches de couleur qui semblent étendues au hasard me semble plutôt à blâmer qu'à louer; puis, de ce lâché, tomber dans un excès contraire, multiplier les détails qu'il faudrait regarder à la loupe, faire abus de *pastiches* et d'*effets* pris dans son portefeuille et non dans la nature, tout cela peut donner de la vogue, mais ne me touchera jamais.

M. Cabat. Cet artiste fait école; ce qui n'a point empêché que je ne me sois surprise à souhaiter qu'il s'enthousiasmât d'un talent plus naïf que le sien, afin qu'il l'imitât ainsi qu'on l'imité lui-même. Le tableau le plus remarquable de M. Cabat, cette année, représente *une forêt des environs de Paris, vue l'hiver*. Les arbres dépouillés montrent des branches nues et grêles qui pourraient être dessinées avec plus de soin. L'anatomie d'un arbre n'est pas une chose à dédaigner. Il est tombé de la neige; mais le dégel découvre la terre çà et là. Le ciel est bas, point d'horizon, et, pour animer ce sujet, une pauvre vieille femme à peine couverte de haillons, qui, tombée sous le faix d'un fagot, expire sur cette terre glacée! En revanche, quand M. Cabat ne nous montre pas l'hiver, ses tristesses et ses misères, il est prodigue de verdure et de fleurs; mais si ses gazons brillent de toutes les couleurs du prisme, ses arbres sont tous du même vert. Cependant il ne faut pas avoir beaucoup voyagé pour savoir qu'il n'en est pas ainsi dans la nature.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

de Madrid



Correspondance.

Eh bien ! non , ma chère amie , Long-champs n'a rien décidé pour nos manches. Voilà une bonne occasion d'économie que cette incertitude qui te force à porter encore les robes de l'année dernière... ajoute seulement trois poignets à tes manches de toile , et trois rubans à tes robes d'étoffes de laine ou de soie ; ces rubans doivent être de gros de Naples , longs de trois quarts et larges de deux pouces. Tu les couds au milieu , à la couture de la manche ; le premier au bas de l'épaule , le second au-dessus du coude , le troisième au-dessous ; puis tu fais un nœud à chaque , ce nœud se trouve sur le dessus du bras , cela est très-coquet. Que le ruban soit pareil au fond de la robe , je t'en prie... je n'aime rien qui tranche.

Les manchettes sont de rigueur : on en voit en batiste unie avec un ourlet haut d'un pouce. Il en faut bien de toutes les façons ; les manchettes se froissent si vite !

Ce que je peux t'annoncer hardiment pour être de mode , ce sont les mantelets ou écharpes que nos mères portent , garnis de riches dentelles de Chantilly , et qu'elles nous permettent , pourvu que nous les fassions nous-mêmes. Rien n'est si joli sur une robe de printemps , rien ne sera si frais cet été... et puis cela nous donne un petit air si raisonnable... que le cœur me bat , rien que de penser au jour où j'étrenerai mon mantelet ! Voici la manière de le faire : prends trois aunes trois quarts de taffetas large d'une demi-aune et demi-quart , à 7 fr. 50 cent. l'aune ; coupe deux aunes pour le mantelet ; arrondis les quatre cornes des deux extrémités ; ourle-les ; il te reste une aune trois quarts que tu coupes en biais d'un demi-quart de haut. Tous ces biais réunis , tu ourles un côté , tu fais un rempli à l'autre côté que tu fronces et couds autour de ton mantelet... Je te ferai observer que l'on porte ce man-

telet replié presque en deux sur les épaules ; qu'il faut alors que l'un des côtés de la garniture soit froncé à l'envers pour rabattre à l'endroit , tu comprends ?

Si ton chapeau de paille anglaise est beau , ne le double pas ; couds-y seulement une ganse ferme pour soutenir la passe ; mets un rideau de gros de Naples vert en biais , avec une tresse de paille sur l'ourlet ; achète trois aunes moins un quart de velours vert large de deux pouces ; avec une demi-aune , fais un nœud que tu places au-dessus du rideau , un peu sur la droite , et autour du chapeau , tu tournes le reste du velours pour le laisser retomber en brides , que tu rapproches sous ton menton et attaches de côté avec une épingle. Si cette manière de garnir ton chapeau te paraît un peu chère , songe qu'elle dure longtemps ! Quand tu achètes quelque chose , que ce soit toujours ce qui te décide.

Je t'envoie sous le n° 1 la suite de l'alphabet ; le n° 2 est un semé pour bonnet , pélerine , cravate ou gilet ; le n° 3 est un dessin pour broder autour d'un col , et le n° 4 , le même dessin pour la garniture de ce même col qui est terminée par un feston. Si ce col est en mousseline , on plisse la garniture à tuyaux d'orgue , la broderie sur le tuyau ; si le col est en jaconas , on ne doit froncer la garniture qu'à l'espace qui se trouve entre les deux broderies , et de manière à ne plisser à petits plis que l'espace qui se trouve entre les deux broderies qui se repassent à plat.

Tu sais que l'on a besoin d'un ouvrage qui n'occupe ni les yeux ni l'intelligence , d'un ouvrage que l'on puisse laisser à la campagne , dans un coin du salon. J'ai trouvé , chez M<sup>me</sup> la comtesse de Bradi , un tapis de pieds qui m'a paru posséder tous ces mérites.

Pour le faire , tu prends un gros échveau de laine rouge et un de laine jaune ; tu les dévides chacun sur quatre pelotes , pour les réunir ensuite chacun sur une seule. Tu prends deux longues aiguilles à tricoter en bois ou en fer , mais terminées



à l'une des extrémités par une boule ; tu tricotes quarante mailles en laine rouge , tu la laisses pour prendre la laine jaune , avec laquelle tu tricotes quarante mailles ; tu la laisses pour reprendre la laine rouge , avec laquelle tu tricotes encore quarante mailles ; tu la laisses pour reprendre la laine jaune , avec laquelle tu tricotes encore quarante mailles ; tu continues ainsi pendant soixante-dix tours , comme si tu faisais une jarretière , en ayant soin de laisser du côté de l'envers la laine que tu quittes , pour la reprendre ensuite. Ces soixante-dix tours doivent former un carré ; alors , à la place de la laine rouge , tu tricotes les quarante mailles en laine jaune ; à la place de la laine jaune , tu tricotes les quarante mailles en laine rouge , et de même pour les autres carreaux. Tu recommenceras ainsi chaque rang de carreaux jusqu'à ce que tu en aies neuf de long. Ensuite tu doubleras ce tapis d'une toile verte , et aux deux extrémités tu feras , avec une navette et une règle large de deux pouces , et sur laquelle tu tourneras deux fois la laine , une frange composée des couleurs du tapis ; tu la couperas ensuite au milieu. Ce tapis est très-doux et très-chaud aux pieds. Tu peux inventer de plus petits carreaux , des losanges , un encadrement... je m'en rapporte à ton adresse. Tu peux encore faire ainsi des petits tapis *volans*. En ne doublant pas ce tricot , on aurait une couverture que l'on pourrait proportionner à la grandeur du lit auquel elle serait destinée. Il faudrait alors placer quatre glands aux quatre cornes : ce sont quatre œufs en bois que l'on achète chez les tourneurs et que l'on recouvre avec de la laine enfilée dans une aiguille.

Tu vois que je ne te laisse pas le moment de respirer... « car , que faire en un gîte à moins qu'on ne travaille ? » Et puis le ciel en courroux nous défend la promenade ; mais viennent les beaux jours , je te rends la liberté de courir les champs... et , à pro-

pos , si tu t'y cueilles un bouquet , place-le à gauche sur ton chapeau ; on ne met plus les fleurs et les nœuds à droite... si jamais la mode venait à changer aussi la place du cœur... et à le remettre comme au tems du *Médecin malgré lui* , je te promets que mon cœur emporterait avec lui ton image et le souvenir de notre amitié.

En attendant , je t'aime !

J.-J.

## Épigrammes.

### HISTOIRE.

27 mai 1703. — *Fondation de Saint-Petersbourg.*

« On loue beaucoup Pierre I<sup>er</sup> , dit un » historien de la Russie , pour avoir » élevé une métropole puissante et superbe en un lieu où l'on ne voyait que » des marais impurs. Il est possible qu'il » y ait un grand mérite à triompher ainsi » des obstacles , et à donner un démenti » à la nature , qui semble avoir tracé ces » mots sur ces places infécondes : *la vie » et la prospérité de l'homme ne seront » point ici*. Mais quand on songe à l'effroyable consommation d'hommes que » cette entreprise occasiona , quand on » lit que la disette seule en emporta cent » mille , on est beaucoup moins disposé » à admirer la constance et surtout la prévoyance de Pierre-le-Grand. »

## Mosaïque.

Une bonne action est le remède qu'on devrait opposer aux peines de la vie.

GUSTAVE DROUINEAU.



Journal des Demoiselles.

Planche V.



N<sup>o</sup> 2



N<sup>o</sup> 4.



N<sup>o</sup> 3.





s un bouquet, place-  
chapeau; on ne met  
nœuds à droite... si  
it à changer aussi la  
à le remettre comme  
malgré lui, je te prom-  
emporterait avec lui  
enir de notre amitié.  
'aime!

J.-J.

mérides.

TOIRE.

Fondation de Saint-  
sbourg.

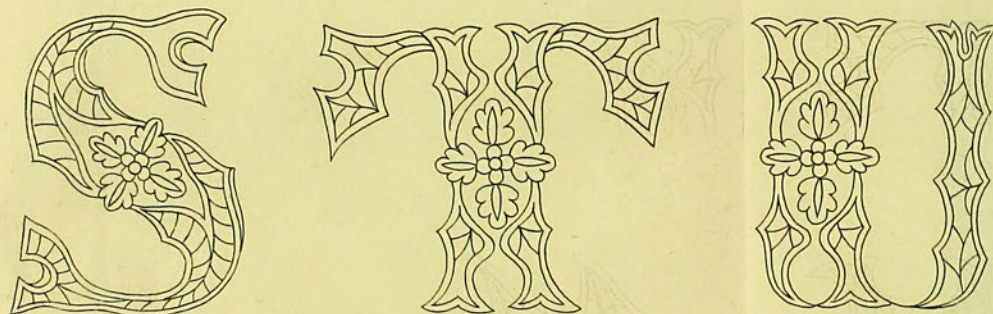
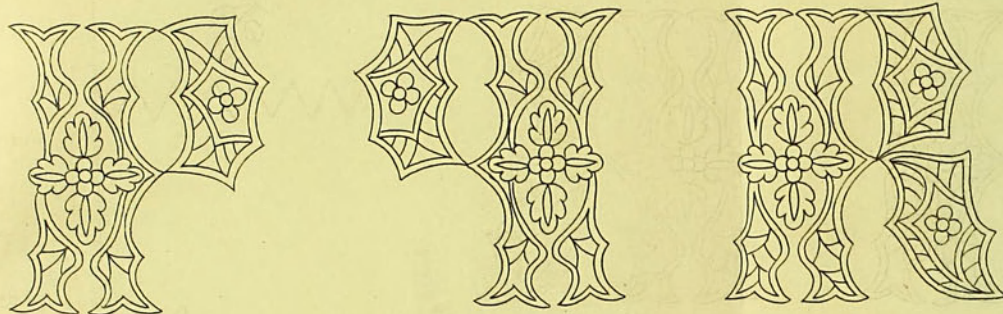
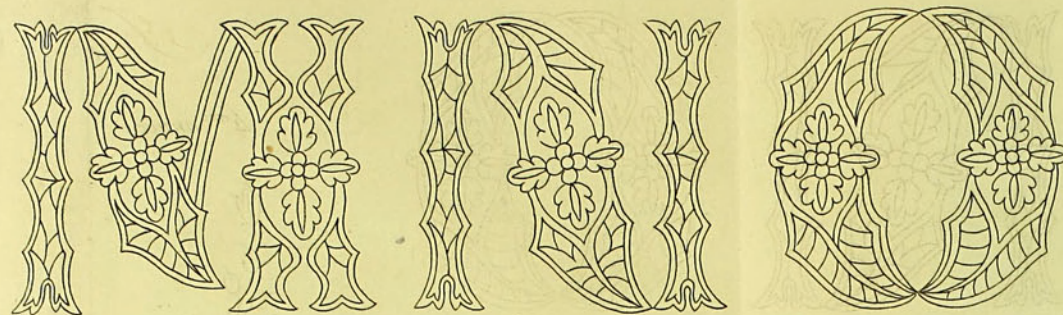
oup Pierre I<sup>er</sup>, dit un  
Russie, pour avoir  
pole puissante et su-  
où l'on ne voyait que  
s. Il est possible qu'il  
érite à triompher ainsi  
à donner un démenti  
semble avoir tracé ces  
ces infécondes : *la vie  
de l'homme ne seront*  
uand on songe à l'ef-  
mation d'hommes que  
occasiona, quand on  
seule en emporta cent  
aucoup moins disposé  
tance et surtout la pré-  
e-le-Grand. »

saïque.

on est le remède qu'on  
x peines de la vie.  
GUSTAVE DROUINEAU.

° 46, AU MARAIS.

N<sup>o</sup> 1.

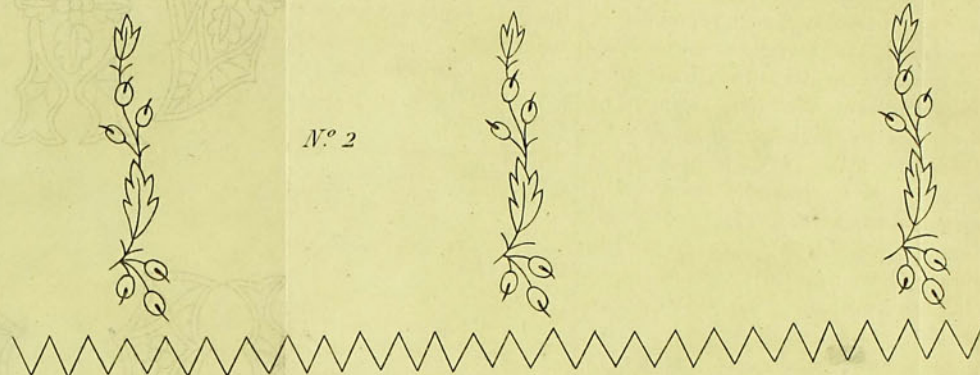


# Journal des Demoiselles.

4<sup>ème</sup> année.

Planche V.

N<sup>o</sup> 2



N<sup>o</sup> 4.



N<sup>o</sup> 3.



Biblioteca de Madrid





PARIS. — IMPRIMERIE DE V. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Ayuntamiento de Madrid





Ayuntamiento de Madrid





Jal des Demeiselles.

Lith. de Benard et Froy.

LE CHATEAU DE VENTADOUR  
 Ayuntamiento de Madrid  
*filles, c'est mon père, c'est mon père*